

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

NOTES DE VOYAGE

SUR

SAÏGON ET LA COCHINCHINE FRANÇAISE

(SUITE ET FIN)

V

Le quartier Chinois. — Le quartier Indien. — Le quartier des hôtels. — Le jardin botanique. — Le Jardin de la ville. — Promenade dans le port. — Les préparatifs contre le Tonkin.



E me suis déjà trop étendu sur les Chinois pour promener mes lecteurs dans le quartier qu'ils habitent exclusivement, et qui est situé derrière le marché couvert.

Là aussi se trouve le quartier des Indiens ou, comme on dit à Saïgon, des *Malabars*. Ils sont cochers, domestiques, agents de police, petits commerçants, changeurs et, cela va de soi, usuriers. Beaucoup viennent des possessions françaises et ont le privilège, comme électeurs, de voir à leurs pieds, pendant la période électorale, tel candidat blanc qui se garde bien de les traiter comme des nègres.

Tandis que les hommes vaquent à leurs affaires, les femmes s'occupent des soins peu compliqués du ménage ou, accroupies sur le seuil, enveloppées dans leurs pittoresques draperies de cotonnade, elles laissent errer paresseusement leurs grands yeux à l'orbite bleuâtre. Cependant, pareils à des amours de bronze, leurs enfants se

roulent dans la poussière sans autre vêtement que l'ornement d'argent qui pend à leur ceinture, et les bracelets qui entourent leurs petits membres.

Suivons maintenant une direction tout opposée et dirigeons-nous vers le nord, en traversant la ville dans sa largeur. Partout les rues magnifiquement plantées se coupent à angle droit, et, la rue Catinat une fois franchie, nous entrons dans ce qu'on peut appeler, par comparaison, le quartier des Hôtels. Ici, en effet, plus de boutiques, mais de jolis pavillons carrés à un étage ou, plus souvent, formés d'un seul rez-de-chaussée. Un petit jardin planté d'arbustes, de bananiers, de massifs de bambous au feuillage d'une légèreté charmante, les sépare de la chaussée bordée, en ces quartiers plus déserts, de contre-allées de gazon et de fossés semblables à ceux de nos routes. Un petit mur de briques, haut de quelques pieds, couronné d'une balustrade à jour, et percé d'une large barrière toujours ouverte, sert uniformément de défense à ces petits enclos. Pour combattre l'humidité, l'habitation s'élève de quelques marches au-dessus du sol. Sous une large véranda garnie de chaises longues en rotin pour la sieste, s'ouvrent les fenêtres défendues seulement par des stores verts. La porte, dont les deux battants ne se ferment jamais, laisserait l'œil du passant pénétrer à l'intérieur, si de larges paravents d'étoffe rouge ou bleue, de la hauteur d'un homme, ne venaient en masquer l'entrée.



Nous sommes sortis de la ville. Encore quelques tours de roue, et nous entrons au *Jardin botanique*, le bois de Boulogne de Saïgon, une des plus curieuses promenades publiques du monde. Qu'on se figure, en effet, une serre chaude de dix hectares dont on aurait enlevé le vitrage et qui réunirait, groupées sur les pelouses d'un gazon charmant, les plantes que nos horticulteurs élèvent à grand renfort de terreau et d'eau bouillante. Il ne s'est guère passé de jour sans que j'aie parcouru, au pas de mes poneys, les allées de ce séjour délicieux, lorsque l'approche de la nuit nous amenait, non pas la fraîcheur, hélas ! mais quelque relâchement dans les ardeurs brûlantes de la température. Tantôt je suivais les rives du lac en miniature, tout couvert de pélicans et de palmipèdes de toute espèce, dont quelque héron taciturne, juché sur une seule patte, l'air renfrogné et maussade, semblait surveiller les bruyants ébats. Tantôt je m'égarais à travers les massifs de bananiers, dans des chemins bordés de palmiers nains, de magnolias, d'hibiscus d'eucalyptus, de bambous au tronc jaune d'or, et surtout de ces admirables palmiers éventails, dont un seul, transporté à Paris, ferait courir tous les amateurs de plantes rares. J'admirais les banians ou *arbres multiplicateurs*, ces rois des végétaux, dont un seul couvrirait une place publique, et qui étaient naturellement leurs branches au poids énorme, en laissant tomber dans le sol des pousses verticales qui y prennent racine et deviennent troncs à leur tour.

Quelquefois, tandis qu'un orage des tropiques inondait le sol, je me réfugiais dans la volière, toute remplie du caquetage d'oiseaux aux plumages de pierreries et d'or, et des gambades des singes se poursuivant au-dessus du bassin où les caïmans assoupis laissaient voir leurs corps difformes. D'autres fois j'allais saluer, comme des rois captifs dans leurs propres États, les tigres enfermés dans leur cage, superbes et frémissants encore, si peu semblables aux animaux résignés et malades qui forment le triste ornement de nos ménageries.

Puis, tandis que les réverbères à pétrole qui, à Saïgon, remplacent encore le gaz, s'allumaient de toute part, je regagnais ma villa. Je croisais des bandes d'ouvriers indigènes qui rentraient à leurs cases, marchant l'un devant l'autre, à la file indienne. Car notre civilisation ne parvient pas à modifier les habitudes de ces races que les siècles couchent dans la poussière sans y changer un atome, et ces pauvres diables cheminent aujourd'hui, sur nos routes de vingt pieds de large, comme ils se glissaient, il y a mille ans, dans les sentes à peine frayées de leurs forêts impénétrables.

Il existe, à Saïgon, une autre promenade publique contiguë au parc du palais du gouverneur, dont elle n'est séparée que par un mur. Le

*Jardin de la ville*, c'est ainsi qu'on le nomme, ne peut lutter avec le Jardin botanique par la rareté des plantes dont il est orné, mais il l'emporte sur ce dernier par l'élévation des arbres qui l'ombragent et qui en font une véritable forêt.

Il nous reste encore à faire une course moins fatigante, mais non moins curieuse que les excursions dans l'intérieur de la ville. Prenons à l'escalier du mât de signaux, en face de la Direction du port, une des nombreuses barques de louage dont les conducteurs nous hêlent à l'envi, en nous appelant : « Cap'tin, cap'tin. » Cette barque dont le type est répandu par centaines de mille, à Saïgon et dans tout l'Annam s'appelle un *sampan*. C'est une embarcation de 6 à 8 mètres de long, en bois très dur, recouverte dans toute sa partie moyenne d'un toit cintré en lattes de bambou, qui ressemble au *felze* d'une gondole de Venise, sauf qu'il est ouvert à chaque extrémité. Le voyageur doit se glisser, en se courbant, sous cet abri qui est en même temps l'unique domicile du couple dont le *sampan* est toute la fortune. Nous sommes accroupis sur la natte qui sert, durant la nuit, de lit conjugal, au milieu d'un ou deux coffres contenant les hardes du ménage, de quelques ustensiles de cuisine et, souvent, de deux ou trois marmots à peu près nus qui dorment tranquillement, aussi heureux que des fils d'empereur dans leur berceau de satin. Ils sont nés là, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils puissent aller grouiller sur le quai et, Dieu sait comment, gagner leur vie, chose facile dans un pays où le garde champêtre est inconnu et où la nourriture d'un être humain coûte trois ou quatre sous par jour.

Debout à chaque extrémité du *sampan*, l'homme et la femme conduisent leur embarcation avec une vigueur et une adresse étonnantes. La marée se fait sentir à Saïgon aussi fort qu'à Bordeaux (1) et, pour vaincre le courant, ces pauvres diables sont parfois obligés de déployer, sous un soleil de feu, un effort musculaire considérable. Leur salaire est habituellement de cinquante centimes par heure. Cependant il m'est arrivé de voir des bracelets d'or au poignet de la *sampanière* qui me conduisait. L'institution de la caisse d'épargne est inconnue des Annamites qui ne savent guère, pour leurs économies, d'autre placement que les bijoux dont ils parent leurs femmes. De même que vous ne trouverez pas un seul boutiquier qui ne soit Chinois (à part les Européens), de même vous ne verrez pas un *sampan* qui ne soit conduit par des Annamites.

Le port de Saïgon, sans offrir le spectacle

(1) Le flot remonte jusqu'à 200 kilomètres dans l'intérieur, tant ce pays est plat.



d'une animation comparable à celle de nos ports de France, n'est pourtant pas dépourvu de mouvement. Il ne se passe guère de jour sans qu'un ou deux steamers n'y arrivent ou ne le quittent. Tantôt c'est un navire de guerre venant de France ou du Tonkin, qui relâche pour prendre du charbon ou se faire réparer à l'Arsenal. Six fois par an, à des époques régulières, les grands transports militaires viennent amarrer, au *corps mort* qui leur est réservé, leur immense coque peinte en blanc pour mieux braver le soleil de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Chaque semaine, le paquebot des Messageries maritimes venant de France ou du Japon montre, pendant quelques heures, son pavillon blanc timbré de deux M ; puis, à chaque instant, surtout pendant la saison de l'exportation du riz, des vapeurs de commerce allemands, russes, mais surtout anglais, viennent prendre leur chargement pour Hong-Kong. Le pavillon français brille par son absence. Tout le monde sait que notre marine marchande à vapeur est encore en enfance ; ce n'est pas ici le lieu d'examiner pourquoi.

Mais ce qui contribue surtout à donner au port de Saigon son animation et son mouvement, ce sont les allées et venues de la flotille des Messageries fluviales, composée d'une dizaine de petits steamers, élégants et coquets comme des yachts de plaisance, et qui sillonnent sans cesse la rivière, en destination ou en provenance des villes principales de la colonie ou même des capitales du Cambodge et du Siam.

Au milieu de toute cette agitation, le vieux vaisseau de bois à trois ponts, *Tilsitt*, jadis stationnaire, aujourd'hui hôpital et prison maritime, élève sa masse imposante, véritable monument d'une architecture dont nos enfants ne soupçonneront pas les grandioses magnificences. Le pauvre vieux *Tilsitt* a fait son dernier voyage. Sans canons et sans mâts, il semble regarder avec une majestueuse tristesse les frégates aux formes austères, au blindage noirci, qui passent le long de son bord en le saluant comme on salue un vieux brave condamné au repos.

Mais nous voici au bout du port dont l'extrémité est marquée par un bassin flottant... qui ne flottera pas longtemps, à en juger par son air délabré. Non loin de cet édifice bizarre, on voit sortir de l'eau un bout de cheminée. C'est tout ce qui reste visible aujourd'hui d'un bassin flottant tout neuf qui a coûté trois millions. Le jour même où l'on finissait de le monter, les ouvriers, en revenant de déjeuner, ne trouvèrent plus que ce bout de cheminée. Fâcheuse digestion pour eux, et plus encore pour les actionnaires du Creuzot.

Tout auprès, deux singuliers appareils de navigation, deux espèces de radeaux, portant à l'arrière comme deux roues de moulin, m'étonnèrent, lors de cette première promenade, par leur forme inusitée. C'étaient deux canonnières

à vapeur destinées à remonter les fleuves du Tonkin où le tirant d'eau est souvent inférieur à un mètre. Pauvre commandant Rivière qui avait inventé ces redoutables engins ! sa tête et celles de plusieurs de ses officiers se sont promenées au bout des piques des *Pavillons noirs*. Et ce ne sont plus de simples canonnières, mais de grands cuirassés tout chargés de soldats et de canons qu'il faut envoyer au secours d'Hanoi. Éternelle imprudence de la bravoure française tant de fois punie d'avoir ignoré la force de ses ennemis !

## VI.

Les habitants. — Le gouverneur Lemyre de Vilers.  
— Prêtres et religieuses. — La société européenne.  
— Les domestiques. — La nourriture. — La population annamite.

Après cette courte description des lieux et des choses, je veux essayer de peindre les personnes et les mœurs et, naturellement, je commencerai par mes compatriotes.

A tout seigneur, tout honneur. Le gouverneur de Cochinchine était, lors de mon voyage en Orient, M. Lemyre de Vilers. Ce n'est pas après un séjour de quelques semaines dans la colonie, ni dans de simples notes de voyage que j'aurai la prétention de juger l'administrateur. Je pourrais dire qu'il possédait à un degré peu commun trois qualités indispensables dans sa situation : l'activité, l'intelligence et le sentiment de l'autorité.

Mais je ne suis qu'un homme du monde qui en apprécie un autre, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir deux sentiments sur la manière très large et très digne avec laquelle M. Lemyre de Vilers faisait les honneurs de son palais.

Non loin de cette immense et somptueuse demeure s'élève une jolie petite maison à un étage, précédée d'un parterre de dix mètres de largeur. C'est la maison de l'évêque ou, pour parler plus exactement, du missionnaire apostolique de la Cochinchine, Monseigneur Colombert, évêque de Samosate, *in partibus infidelium*. Sa longue figure bronzée, terminée par une barbe grise, son corps amaigri sur lequel flotte une pauvre robe noire de mérinos, ses mains décharnées où brille l'anneau pastoral, font songer aux années qu'il a passées sur ce sol meurtrier, alors qu'il n'y avait ni ville de Saigon, ni gouverneur, ni cathédrale, mais qu'il fallait se cacher et passer secrètement de village en village pour éviter le sabre des mandarins. Aujourd'hui le diocèse de Monseigneur Colombert, diocèse grand comme dix départements de la France, renferme cinq ou six cent mille catholiques, beaucoup de jolies églises, des séminaires, des couvents. Comme Français,



je suis sûr qu'il se réjouit de voir notre pavillon flotter en Cochinchine. Comme missionnaire, je pense qu'il regrette le temps où la croix était son seul étendard. Je connais peu d'hommes dont la conversation m'ait intéressé davantage. Il m'a fait, sur le Tonkin, des prédictions qui me parurent, alors, par trop sinistres, mais qui sont déjà en partie réalisées, hélas ! A l'origine de la conquête, la colonie lui donnait quelque argent, pour le faire vivre, lui, ses prêtres et ses œuvres. Aujourd'hui la Cochinchine n'a rien à envier à la métropole, et le vénérable évêque vit avec les cent francs par mois que la Propagation de la Foi lui fait parvenir. Chacun de ses missionnaires en a vingt-cinq.

Et c'est ainsi que, sur le budget de vingt millions d'une colonie française, il n'y a pas un centime dépensé pour ceux qui nous l'ont ouverte, on peut le dire. Le tombeau de l'évêque d'Adran, Monseigneur de Pigneau de Behaine, mort en 1799, est là pour en témoigner.

La cathédrale est un bel édifice roman, en pierre et briques, à trois nefs, qui ne serait pas déplacé dans n'importe quel évêché de France. Chaque dimanche à huit heures, Monseigneur dit une basse messe pendant laquelle de jeunes séminaristes annamites chantent d'une voix fort juste, et avec un accent très peu sensible, des chœurs en latin.

Les sœurs de la Providence tiennent l'hôpital, édifice superbe et admirablement approprié au but qu'il doit remplir, toujours largement garni de malades militaires et de quelques civils.

Les «sœurs de Chartres» sont installées à la *Sainte Enfance*. Elles y élèvent les jeunes filles annamites et, parfois les marient à des Européens quand ce sont des héritières.

Croirait-on qu'il y a un couvent du Carmel à Saigon? La règle de Sainte-Thérèse est, paraît-il, adoucie en raison du climat et, d'ailleurs, les postulantes sont indigènes. Mais que doit être, néanmoins, la vie du cloître dans ce pays où l'on étouffe en pleins champs !

Ce qu'on peut appeler, à Saigon, la société se compose uniquement, on le comprend, des fonctionnaires et des officiers. Les premiers sont en grand nombre, plusieurs centaines, certainement. Comme, parmi eux, beaucoup touchent des appointements considérables et sont confortablement logés, on comprend que des réunions agréables pourraient avoir lieu si la rareté et surtout la *diversité* de la partie féminine n'y faisaient obstacle.

Mais, quoi qu'il en soit, je pourrais citer à Saigon, quatre ou cinq femmes qui feraient bonne figure à Paris par leur éducation, leur élégance et leur agrément personnel. Naturellement, celles-là font un peu bande à part. D'ailleurs les vingt-cinq ou trente femmes qui composent le monde de Saigon se divisent en de nombreuses coteries qui se déchirent entre elles avec une

férocity connue seulement dans certaines de nos sous-préfectures de province.

Une ou deux fois par an, le gouverneur donne un bal. Si l'on joint à cela la musique militaire deux fois par semaine, quelques concerts, quelques représentations de troupes nomades, on aura le bilan complet des distractions que Saigon réserve à ses belles habitantes. Le reste du temps, elles sont réduites à des soirées intimes, agrémentées de quelques duos et — quand le thermomètre ne dépasse pas trente degrés — de deux ou trois valses. Chaque dimanche, la messe épiscopale est, pour les élégantes, une occasion de montrer leurs toilettes, souvent irréprochables de fraîcheur et de goût.

Chaque soir, ces dames font dans leur voiture, en compagnie de leurs maris, la promenade du *Tour de l'Inspection*, du tombeau de l'évêque d'Adran, ou de la route de Cholon, au grand trot, seul moyen de trouver un peu de fraîcheur. Le reste du temps elles font la sieste, s'occupent de leurs enfants, lisent d'innombrables romans, ou reçoivent de rares visites.

Ce n'est pas une chose commode que la première introduction dans une de ces maisons qui se ressemblent comme des œufs, où toutes les portes sont ouvertes, la sonnette généralement inconnue, et dont les serviteurs ne comprennent pas le français, heureux s'ils connaissent le nom de leurs maîtres. Arrivé au seuil, le visiteur doit appeler : *Boy !* d'une voix de stentor qui provoque, dans l'intérieur, une fuite tumultueuse vers des régions inaccessibles. Le *boy* une fois trouvé, il s'agit d'acquiescer la certitude, non seulement que madame est chez elle, mais encore qu'il n'y a pas d'erreur sur son identité, chose d'autant plus difficile que pas un mot de cet entretien préparatoire n'est perdu pour celle qui en est l'objet. Si l'on ajoute à cela que l'étranger n'est pas même sûr de la rue où il se trouve, les cochers ignorant presque toujours le nom des voies publiques où ils dirigent leurs équipages, on comprendra qu'il découvre souvent, en se levant pour prendre congé, qu'il était chez madame X..., femme d'un banquier, tandis qu'il a cru parler tout le temps à madame Z., femme d'un officier en expédition au Tonkin.

Il ne faut pas, d'après ce qui précède, juger trop sévèrement les domestiques chinois et la manière dont ils s'acquittent de leurs fonctions. Ils sont, je le répète, d'excellents valets de chambre et peuvent surtout, je crois, devenir des cuisiniers hors ligne, à en juger par celui que j'avais à Saigon. Mais personne ne prend la peine de leur apprendre à parler français, et nous avons adopté pour eux, de même que les Anglais dans leurs colonies, un langage qui se borne à l'emploi fort peu grammatical des termes indispensables pour les besoins de la vie.

Ainsi quand j'avais invité du monde, au lieu de dire à mon chef :



« Phoc, j'ai deux amis à dîner demain soir. Soignez votre menu. »

J'étais obligé d'employer le jargon bizarre que voici :

« Phoc, y en a deux camarades moi venir manger demain soir. Toi faire beaucoup bon manger. »

Et si j'envoyais mon valet de chambre porter une lettre à l'évêque, il me fallait lui dire :

« Toi porter papier grand mandarin curés. »

Mais si j'avais dû rester un an à Saïgon j'e me serais donné la peine de lui apprendre le français, et, certes, il l'aurait appris.

Il en coûte cher de mourir à Saïgon. Le prix ordinaire d'une visite de médecin est de vingt-cinq francs. Aussi on en voit qui gagnent quarante mille francs par an.

La nourriture est la même qu'en France, pour nos compatriotes, et l'on s'imaginerait à tort que les nids d'hirondelle, le ver de palmier, le chien comestible et la trompe d'éléphant fumée composent la base de l'alimentation. Il ne serait pas plus vrai de dire que la vie est bon marché à Saïgon, sous prétexte qu'un poulet s'y vend cinq sous, un veau cinq francs, que les œufs et le poisson s'y donnent presque pour rien. J'ai dit plus haut ce qu'il en coûte pour être malade ou avoir des procès. Le coiffeur qui vous coupe les cheveux se fait payer trois francs ; une bouteille de bière coûte cinquante sous au café, et s'il vous prend fantaisie de manger un gigot de mouton, il faudra le faire venir de Chine et le payer une livre sterling. Il est vrai qu'il sera excellent. Les domestiques se payent de soixante à soixante-dix francs par mois, mais on ne s'occupe pas de leur nourriture. Je parle, bien entendu des serviteurs indigènes. Les autres sont à peu près inconnus à Saïgon.

J'ai déjà fait le portrait de la population annamite, dont il n'y a, hélas ! rien d'intéressant à écrire. C'est un peuple dégénéré au physique et au moral, sans histoire et sans monuments, du moins dans cette partie de l'Indo-Chine. Cette race ne semble se plaire que sur l'eau ou dans la boue. Conduire des bateaux et patauger dans des rivières, voilà l'existence de la plupart des indigènes. Ils semblent nés pour être matelots et les équipages des paquebots des Messageries fluviales, recrutés parmi eux, sont étonnants à voir manœuvrer. Ils ont, d'ailleurs, peu de dispositions pour le commerce qu'ils laissent tout entier aux mains des Chinois.

Le collège Chasseloup-Laubat donne à un certain nombre d'entre eux, une éducation qui les rend propres à être commis, comptables, employés du gouvernement... etc... Ils apprennent facilement notre langue et la parlent sans autre accent qu'un nasillemeut dont ils ne peuvent se débarrasser. L'un d'eux, M. Hahn, est avocat à la cour d'appel de Paris, et vous avez vu son portrait, en costume national, au Salon de 1881. Un

petit nombre reçoivent les ordres sacrés. Ils font, m'ont dit leurs supérieurs, de bons prêtres, mais ils manquent, comme tous leurs pères, d'initiative et d'énergie. Toute leur vie ils restent, sous certains rapports, de véritables enfants. Les maisons sont bâties sur pilotis, presque toujours au bord d'un arroyo ou d'un fleuve qui, à chaque marée basse, les empoisonne d'émanations mortelles pour tout autre que pour eux. Ils ne se nourrissent que de riz, d'un peu de poisson, d'herbes et de fruits. Aussi les épidémies cholériques sont-elles fréquentes et effroyables parmi eux. Mais, comme tous les Orientaux, ils ont pour la mort une suprême indifférence. Leur religion consiste presque entièrement dans leur culte pour leurs ancêtres défunts. Ils gardent les cadavres pendant des semaines et, s'il s'agit d'un grand personnage, pendant des mois. Ils se ruinent et s'endettent jusqu'à la fin de leurs jours, à construire de somptueux monuments funèbres pour leurs parents ou pour eux-mêmes.

Ce qui les distingue, c'est un sentiment de l'obéissance filiale poussé à l'excès. Tant que le père vit, le fils, eût-il quarante ans, ne possède rien et n'est pas plus libre d'agir à sa guise qu'un enfant. Une des fautes nombreuses que nous commettons là-bas, selon moi, est de détruire la puissance paternelle en la remplaçant par les lois du Code et les immortels principes de 89. Les Anglais, nos maîtres sous ce rapport comme sous bien d'autres, en agissent, dans leurs nouvelles colonies, d'une façon diamétralement opposée.

On a voulu former à Saïgon un corps de tirailleurs indigènes, appelés *matas* dans la langue du pays. On leur a donné, hors de la ville, une caserne où les soldats vivent avec leurs femmes et leurs enfants. Bien qu'il ne soit pas dans mes habitudes de trancher trop facilement les questions, je crois pouvoir dire que nous nous sommes offert là les plus mauvais soldats du monde, et c'est avec stupéfaction que j'ai vu un ou deux bataillons de ces magots figurer pompeusement sur l'état des troupes que nous envoyons au Tonkin.

Ces fantassins-là, du moins, ne manqueront jamais de chaussures, et pour cause.

## VII

Les environs de Saïgon. — La ville chinoise de Cholon. — L'invasion de l'Europe par la Chine.

Les environs de Saïgon, dans un rayon de plusieurs lieues, n'offrent rien d'intéressant, ni même de saillant au point de vue de la couleur locale. Ces hameaux dont les huttes proprement construites s'alignent de chaque côté d'une large



route bien empierrée, ressemblent, à s'y méprendre, à nos villages du Poitou ou de l'Auvergne, quand on les traverse à la nuit tombante. Les petites vaches, suivies de veaux moins gros que nos chèvres, rentrent du pâturage; les attelages de buffles délivrés du joug s'enfoncent pesamment dans la fosse de boue qui leur est réservée, et qui va les abriter, jusqu'au lendemain matin, contre la piqure des insectes. Les enfants jouent dans le ruisseau, tandis que des fumées aux parfums inconnus chez nous, s'élèvent à travers les toits de feuille des *cagnas*. Et, du haut de la flèche de pierre de la petite église, l'angelus tinte, apportant au voyageur éloigné des siens le souvenir doux et mélancolique d'un autre sanctuaire aussi modeste où, peut-être en ce moment, sa mère prie pour qu'il revienne sain et sauf.

Mais il est une excursion que j'ai faite souvent et que j'invite le lecteur à faire avec moi. Prenons place dans un wagon du petit chemin de fer qui relie Saigon à Cholon. A peine sortis des faubourgs, laissant derrière nous les ombrages superbes du jardin de la ville, nous traversons pendant deux ou trois kilomètres, la *plaine des Tombeaux*, vaste étendue de terrain parsemé de monuments funèbres de tous les âges et de toutes les tailles, depuis le modeste sarcophage du pauvre pêcheur, jusqu'à l'enceinte majestueuse qui entoure l'édicule où repose le mandarin.

A peine sorti de la plaine des Tombeaux, le train s'arrête. Nous sommes à Cholon. Nous n'avons fait que cinq kilomètres, et pourtant nous sommes en Chine. Car les cinquante mille habitants de cette ville sont tous chinois; les maisons et leur mobilier, les pagodes, les théâtres, les cercles, les lieux de plaisir, tout semble avoir été apporté de Canton. On ne parle que chinois, on ne fabrique, on ne vend, on ne mange que des choses chinoises; bref, après une journée passée en cet endroit, on se trouve presque embarrassé de son costume européen, et l'on est étonné de ne pas sentir ses épaules caressées par la longue natte pendant jusqu'aux jarrets.

Il me faut résister au désir de raconter la civilisation et les mœurs de cette ville. Aussi bien, ce n'est pas un voyage en Chine que j'écris. Mais Cholon joue, dans l'existence de notre colonie, un rôle important qu'il est indispensable d'expliquer.

La production principale — jusqu'ici, on pourrait dire la production unique — de la Cochinchine, c'est le riz. Les indigènes le cultivent assez mal, il est vrai, et sans se préoccuper d'en améliorer l'espèce, qui est inférieure. Mais ce sont les Chinois, répandus sur toute la surface du territoire, qui achètent l'excédent de la production sur la consommation, et ce stock, fort considérable, arrive à peu près entièrement à Cholon. On peut donc dire que cette ville est l'entrepôt général de l'exportation du riz (sans parler du

poisson salé venant du Cambodge, dont le commerce atteint des milliers de tonnes), et que ce sont les Chinois qui en ont la clef. Beaucoup de ces pauvres barriques de bois sont des maisons de commerce où des affaires d'un million se traitent sur un coup de télégraphe. C'est de leurs magasins que descendent au port de Saigon ces innombrables jonques qui viennent remplir de sacs de riz ou de poisson, les larges flancs des steamers en chargement.

J'ai rapporté de mon voyage dans l'extrême Orient, comme une impression dominante, la conviction que les Chinois, avant un siècle, auront commencé l'envahissement pacifique de l'Europe. Ils y viendront, d'abord, comme les Auvergnats viennent à Paris, pour y gagner leur vie, mettre quelques sous de côté et retourner au pays. Le Chinois — qu'on me pardonne cette façon de parler — ne tient jamais tant à retourner au pays qu'après qu'il est mort. L'idée que ses ossements blanchiront en Europe le blesse au plus profond de ses idées religieuses. C'est pourquoi, si ma prophétie vient à s'accomplir, on verra à Marseille ce qu'on voit à San-Francisco, des navires chargés de cercueils appareiller pour Hong-Kong ou Shangai. Mais peut-être, aussi, verra-t-on moins de grèves d'ouvriers, et certains problèmes sociaux seront-ils résolus d'une façon que n'ont point envisagée jusqu'ici les orateurs de nos réunions publiques.

## VIII

L'intérieur de la Cochinchine. — Les chefs-lieux de provinces. — Considérations générales sur la colonie.

La Cochinchine française s'étend de 8° 30 à 11° 40 de la latitude nord et de 102° 40 à 105° 30 de la longitude est. Elle a, du nord au sud, une longueur de 385 kilomètres; sa largeur moyenne est de 330 kilomètres. Sa superficie est de 61,000 kilomètres carrés, environ la huitième partie de la France.

Elle est hachée, on peut le dire, par une masse de cours d'eau, surtout par les sept bouches du Mé-Kong ou Cambodge, un des grands fleuves du monde, qui descend des plateaux du Thibet.

Je ne pense pas qu'il y ait au monde de pays moins pittoresque, et d'ailleurs je n'ai plus le temps de promener le lecteur dans l'intérieur de la colonie, à travers les six provinces de Saigon, Bien-Hoa, Mytho, Vinh-Long, Chaudoc et Hatien.

Les chefs-lieux qui donnent leurs noms à ces divisions administratives ont entre eux une grande ressemblance. Situés presque toujours au bord d'un fleuve, ils se composent d'un ramassis plus ou moins considérable de *cagnas* indigènes, d'une caserne ou d'une forteresse occupée par une compagnie d'infanterie de marine, de la maison, bien



bâtie, mais souvent mal soignée, de l'administrateur ou préfet, d'un nombre variable d'habitations européennes, de quelques cafés, du bureau des postes et télégraphes. Toutes les vingt-quatre heures, le paquebot des Messageries fluviales apporte dans ces capitales solitaires le courrier de Saigon, quelque passager officiel en tournée, et les suppléments nécessaires aux ressources comestibles de l'endroit.

Dans chacun de ces centres, une dizaine de fonctionnaires de diverses catégories mènent une existence plus que monotone, on le devine, mais qu'ils préfèrent souvent à celle de Saigon à cause de la liberté à peu près illimitée dont ils jouissent. Un très petit nombre d'entre eux sont mariés, et je regrette de dire que, le plus souvent, une discorde cruelle sévit parmi ces dames.

« Nous ne sommes que deux à X... me disait un jour une d'entre elles; mais nous ne nous voyons pas. »

La ville de Mytho, qui va être reliée à Saigon par un chemin de fer (si les fondations des ponts ne causent aux ingénieurs des surprises désagréables) est déjà aujourd'hui un assez joli endroit et deviendra un jour, si la colonie prospère, le port de commerce le plus important de la Cochinchine.

Ce serait le moment de porter, comme conclusion à ces notes qui n'ont pas la prétention d'être une étude, un jugement général sur l'état et sur l'avenir de la colonie. Je ne le ferai qu'avec une extrême réserve, car j'aurais mauvaise grâce à venir blâmer, critiquer, condamner, après quelques mois de séjour sur cette terre ingrate, ceux qui y luttent et y ont lutté depuis quinze ans contre deux difficultés considérables.

La première, de l'ordre général, est le caractère anticolonisateur de notre nation. Je crois avoir montré que la Cochinchine serait impossible sans les Chinois. Mais, plus près de nous, et dans des conditions bien autrement faciles, l'Algérie serait-elle possible sans les Italiens et les Espagnols? Toute colonie française, il faut avoir le courage de le dire, a contre elle une chance initiale d'insuccès par cela seule qu'elle est française.

Le second obstacle, en Cochinchine, est le climat et la nature du sol. Saigon est devenu, aujourd'hui, une ville parfaitement habitable et, grâce aux travaux d'assainissement accomplis, dix fois plus saine qu'elle n'était il y a dix ans. L'absinthe, les veilles, les insulations presque toujours causées par imprudence, y tuent plus de monde, parmi nous autres, que les maladies naturelles. Mais il n'en est pas de même dans l'intérieur du pays. Un Européen ne saurait

habiter — encore moins fouiller de la pioche — ces plaines marécageuses sans s'exposer, sinon à une mort certaine, du moins à une destruction rapide de sa santé.

D'ailleurs les cultures coloniales, proprement dites, celles du café, de la canne à sucre, de l'indigo, etc... ne donnent pas, sur la plupart des points du territoire, des résultats suffisants pour procurer promptement la fortune. Reste le riz, mais on ne s'expatrie pas pour cultiver le riz.

Quoi qu'il en soit, dès aujourd'hui, avec son budget de recettes de vingt millions, la Cochinchine, seule parmi les colonies ultra-méditerranéennes, se suffit à elle-même. Et ces vingt millions, il ne faut pas l'oublier, passent dans les mains de plusieurs centaines de fonctionnaires français, qui, pour la plupart, sans cette ressource, végéteraient misérablement dans la métropole, tandis qu'ils mènent, à Saigon, une existence plus ou moins large et agréable. N'est-ce point là déjà un résultat sérieux?

On s'attend peut-être à me voir parler également du résultat philanthropique et humanitaire, mais j'hésite à dire ma pensée sur ce point, tant elle est peu conforme à ce qu'on trouve, d'ordinaire, dans les livres. Autant je comprends le missionnaire qui va, la croix d'une main et l'Évangile de l'autre, faire des chrétiens, c'est-à-dire des hommes, d'un troupeau de brutes, livres de lui couper le cou si le sermon les ennue, autant mes idées sur la propriété et la liberté sont troublées par cette prédication laïque et obligatoire, mais surtout militaire, qui se nomme la conquête. J'admets très bien que l'éducation chrétienne donnée à tel Cochinchinois, sans qu'il ne lui coûte rien, a été un grand bienfait, non seulement pour lui, mais aussi pour ses enfants et sa femme. Au contraire je me demande s'il éprouve une joie extrême à payer l'impôt à un citoyen français, au lieu de le verser à un compatriote; à être mis, s'il néglige cette formalité importante, dans une prison française, au lieu d'être simplement rossé par un concitoyen; à payer le droit de fumer *notre* opium, de boire *notre* eau-de-vie et de vendre *son* riz.

Mais je ne me pique d'aucune science ni en philosophie morale ni en économie politique. Je ne suis qu'un simple voyageur qui a regardé de son mieux, et qui raconte ce qu'il a vu, sans prétention, ne se préoccupant guère que de deux choses: être vrai et ne pas ennuyer celles qui ont la bonté de le lire.

LEON DE TINSEAU.

Officier de l'Ordre Royal du Cambodge.





## GASTON DE FOIX



Le prince descendait par les femmes de cette race chevaleresque, brillante, belliqueuse, en qui ses voisins et ses suzerains trouvèrent des ennemis redoutables ou des alliés peu sûrs, car leur ambition cherchait sans cesse à s'élan- cer hors des étroites limites de leur territoire ; il comptait dans son arbre généalogique Raymond-Bernard, un des plus valeureux chevaliers de son époque, qui prit la croix avec Philippe-Auguste, qui était l'émule et le protecteur des poètes, et dont la gloire serait pure de tout alliage s'il était demeuré fidèle à l'Eglise ; Gaston-Phébus, qui prit aussi la croix, mais contre les infidèles de Prusse, et qui resta constamment dévoué à la France pendant les guerres civiles du temps de Charles VI. Il n'avait qu'un fils, et, dans un moment de colère et d'égarement, il frappa cet enfant innocent, qui se laissa mourir de faim. Isabelle, arrière-petite-fille des comtes de Foix, hérita de leurs domaines. Gaston était l'arrière-neveu d'Isabelle et le neveu de Louis XII, dont sa mère était la sœur. Son nom, l'amitié vive du roi de France, ses rares qualités d'esprit et de corps, tout lui présageait une belle destinée, mais il fut de ceux qui meurent jeunes, qui emportent de grands espoirs au tombeau, et dont la mémoire est environnée de gloire et de deuil.

Il était né en 1489, et les rumeurs des guerres d'Italie durent retentir autour de son berceau ; les noms de Bayard, de Trivulce, de la Trémoille, la conquête du Milanais, la guerre de Naples le préoccupèrent dès ses premiers jours, et, préparé par une éducation toute guerrière, il entra en lice à l'âge de vingt-deux ans. Louis XII lui donna le commandement de l'armée. La situation des troupes françaises en Italie était périlleuse ; le courageux pape Jules II avait excité la résistance des Italiens, il entraîna dans la ligue anti-française l'Espagne, les cantons suisses et la république de Venise. En présence de ces dangers, Gaston se révéla, « non pas l'effigie de Mars, mais Mars lui-même. » En un mois, il accomplit des choses admirables ; il sauva Bologne, assiégée par les troupes confédérées, il reprit Brescia, que défendaient des troupes doubles en nombre des siennes, il dissipa deux armées, et enfin il s'attacha au

siège de Ravenne où les Espagnols et les Italiens s'étaient retranchés. Une autre armée italienne vint au secours des assiégés, et Gaston se trouva entre les deux feux : il livra la plus sanglante bataille qu'on eût vue depuis le commencement de ces guerres fatales ; dix mille confédérés restèrent sur le champ de bataille, mais Gaston trouva là le terme de sa courte et glorieuse vie. Guiccardin raconte ainsi les défaites des alliés et la mort héroïque de Gaston :

« Gaston ne pouvant souffrir que les Espagnols se retirassent en aussi bon ordre que s'ils eussent été vainqueurs, et croyant sa victoire im- parfaite s'il ne les taillait en pièces, fondit sur eux à la tête d'un escadron de cavalerie et chargea avec furie les derniers rangs ; mais, ayant été enveloppé et renversé de cheval, il fut abattu à coups de pique. Il combattait sans cas- que : son visage fut labouré de coups, on en compta quinze depuis le front jusqu'au menton.

» Un de ses lieutenants, Lautrec, cria en vain » au soldat qui frappait ce prince : — C'est le » neveu de notre roi, ne le tuez pas ! L'Espagnol » l'acheva sans pitié. Ainsi périt Gaston de Foix, » au comble de la gloire, quoiqu'au début de la » vie : il fut grand capitaine avant d'avoir été » soldat. » Bayard le pleura, et Louis XII s'écria avec douleur : — Que Dieu nous préserve de semblables victoires !

Gaston périt le jour de Pâques de l'an 1512 ; sa mort fit d'un immense succès un événement plus cruel qu'une défaite, car avec lui finirent les triomphes des Français en Italie.

Quarante-six ans après, les Italiens élevèrent un monument sur le champ de bataille, ce monument est encore debout ; on y lit ces inscriptions : *Etranger, lève les yeux, et tu sauras ce que signifie ce monument. Il te retrace le massacre de deux armées, dont fut ensanglantée l'Emilie tout entière. Don Donato Cesi, évêque de Narni, étant gouverneur de l'Emilie, a érigé cette pierre, pour que le temps n'effaçât pas la mémoire d'un si grand événement. — C'est ici que la Victoire étant acquise aux Français, les Espagnols se sont retirés après avoir mis à mort Gaston de Foix.*

M. B.



## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

## NORVÈGE ET SUÈDE

*Excursions de vacances*

PAR M. L'ABBÉ NEGRAT (1).

Quoiqu'au dire des marins, le monde soit un petit endroit, on ne se lasse de le parcourir dans tous les sens, de l'explorer dans ses plus mystérieuses contrées, de visiter les fleuves, les monts, les lacs peu connus et de revoir avec soin, avec amour, les pays déjà vus et racontés. Une universelle curiosité a saisi les esprits, et, il faut l'avouer, les facilités de locomotion l'ont bien aidée. Par exemple, autrefois un voyage dans les pays du Nord était hérissé de périls et de privations, Regnard en a su quelque chose : aujourd'hui, rien de plus simple, on prend à Paris l'express de Cologne, de là on se dirige vers Altona, on va s'embarquer à Kiel, et l'on arrive, frais et reposé, à Copenhague.

Le Danemark n'était pas le but du voyage; l'excursionniste se dirigeait vers la Norvège, et il la décrit de façon à donner envie de contempler ces cascades, ces lacs, ces forêts de sapins, ces monts, épine dorsale de la péninsule Scandinave, et ces villes anciennes et curieuses; il avance, il arrive en Suède, il la décrit avec le même charme. Voyez ce tableau de Stockholm :

« Au bord de la rive sud du Mælar, une colline abrupte, que l'on gravit par des escaliers, domine toute la cité : de là on contemple un des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler. De là, en effet, la ville nord étale aux regards charmés ses îles, ses presqu'îles, ses golfes sinueux, les grandes façades de ses nombreux palais, les flèches aiguës de ses églises. Des ponts réunissent les unes aux autres ces terres séparées par la mer; les navires aux longues vergues et toutes voiles dehors sillonnent les ondes azurées du Mælar, semblent frôler en passant les maisons de la ville et se mêler aux sapins de la rive. C'est un spectacle sans pareil; on a comparé Stockholm à Venise, parce que, ainsi que la ville des Doges, la ville des Waza est bâtie sur les eaux, mais là s'arrête la comparaison. Si la ville des lagunes a pour elle le charme de l'antiquité, la parure de ses palais mystérieux,

» la splendeur de son ciel et la légèreté de ses gondoles, par contre, elle est serrée à l'étroit, » et l'espace y a été disputé pied à pied... à Stockholm, l'espace est large, la vie déborde partout, la verdure est à profusion : en dehors comme dedans de la cité, les sapins, les chênes ombragent les parcs qui l'entourent comme les promenades qui la sillonnent; Venise est une belle relique archéologique, Stockholm, un palais enchâssé dans un cadre de vert et d'azur.

« ...Au loin, le paysage est fermé par les colines noircies du feuillage des sapins sur lesquels se détachent villages et villas, et par les flots des golfes qui se succèdent comme à l'infini... »

Le voyageur poursuit ainsi les tableaux de ce pays peu décrit, peu connu, et qui mériterait, par ses beautés extraordinaires et par le caractère hospitalier de ses habitants, d'être plus visité; il décrit le phénomène du soleil de minuit, qui se voit tous les ans le 24 juin, au point extrême nord de la Suède, à Haparandars. Il dit :

« ...Il est dix heures : nous regardons le nord; à notre gauche, c'est-à-dire à l'occident, le soleil s'abaisse et s'avance vers le septentrion, il décrit un orbe de l'ouest à l'est. Les tons chauds du soir emplissent les vallées et dorent les ondulations du sol; les cimes, qui se prolongent dans le lointain, ont revêtu des teintes d'indigo. L'atmosphère est pure, le soleil s'incline davantage sur l'horizon; l'ombre ronge lentement le pied des hauteurs et rampe jusqu'à leurs sommets; des aigrettes d'or étincèlent sur chaque cime, puis s'éteignent une à une comme des flambeaux mourants... Il est minuit : le soleil nous fait face, droit au nord; il rase le bord de l'horizon sans disparaître un seul instant... le firmament présente un spectacle qu'on ne peut oublier : il est divisé en deux parties : l'une, à notre gauche, est encore empourprée des feux du couchant, l'autre, à notre droite, s'illumine des splendeurs vermeilles de l'aurore. Sous nos pieds, la vallée est dans l'ombre; une lumière rose baigne la cime qui nous porte... Les hommes simples qui nous entourent suivent avec une émotion religieuse les phases du phénomène céleste. Les femmes ont entonné un cantique, sorte de mélodie grave et douce. Cependant le soleil continue son évolution, et déjà il se dresse

(1) Chez Delhomme et Brigueot, 13, rue de l'Abbaye, Paris. — Joli volume avec gravures. Prix : 4 francs.



» lentement à notre droite. C'est une nouvelle  
 » journée qui commence... le voile d'ombre qui  
 » couvrait la vallée disparaît comme un rideau  
 » qu'on relève, une brume dorée inonde les som-  
 » mets... la lumière éclate; c'est bien, dans ces  
 » contrées vouées au froid et à l'obscurité, la  
 » grande fête du jour, de la chaleur, de la vie. »

Nous voudrions citer encore, mais l'espace nous est un peu disputé, et il vaut mieux d'ailleurs laisser à nos lectrices le plaisir de suivre le voyageur dans les méandres de son capricieux voyage, car après les contrées scandinaves il a visité d'autres pays, la Dalmatie, le Monténégro, contrées plus ignorées encore que le Danemark ou la Suède, et qu'il décrit avec le même bonheur d'expression et le même sentiment du beau.

A l'encontre de beaucoup de récits de voyages, celui-ci peut être lu par tous et par toutes.

M. B.

### MARIE-LOUISE FROSSARD

Enfant de Marie (1).

*Élève de la Congrégation de Notre-Dame*

La jeune fille, dont une main amie, une main pieuse, a écrit la vie, n'eut pas une longue carrière, mais en peu de jours elle était arrivée à un degré de vertu bien rare. Rien de plus simple que cette jeune vie, rien de plus pur et de plus touchant.

Marie-Louise Frossard, fille du général de ce nom, montra dès sa petite enfance beaucoup d'intelligence et de raison; peut-être même la raison dominait-elle la sensibilité dans ce jeune cœur, et ce fut la lucidité de son jugement qui, de bonne heure, lui fit apprécier la puérilité des joies et des gloires de ce monde, et l'engagea à consacrer entièrement à Dieu une âme que le bonheur humain n'aurait pu satisfaire. Elle fit une première communion douce et sainte, et à l'âge de quatorze ans, à la suite d'une retraite, elle se voua à Dieu sans partage et sans retour. Marie-Louise était alors pensionnaire de la maison de Notre-Dame, à Lunéville, et sous la direction si éclairée et si sage des Filles du Bienheureux Pierre Fourier, le cœur de cette enfant bénie donna toutes ses fleurs et tous ses fruits. Ses compagnes ont conservé le souvenir de sa grâce obligeante, de son exactitude à tous ses devoirs et de sa piété si fervente; ses maîtresses admiraient son obéissance, sa simplicité, son ardeur pour le service de Dieu et la perfection singulière qu'elle apportait dans toutes ses actions; sa famille jouissait de sa tendresse et de sa gaieté; sa piété toujours croissante donnait plus d'expansion à son amour filial et à l'affection qu'elle por-

tait à ses frères et à ses sœurs; elle était un rayon de soleil dans la maison de sa mère, veuve et triste, le rayon brilla quelques courtes années, puis il s'éteignit, pour se rallumer dans la patrie des âmes, dans le ciel. Elle succomba à une maladie de poitrine, le 2 mai 1881.

Voici le jugement que portait sur elle une femme de mérite, qui l'avait vue intimement à Nice :

« ...La politesse exquise et la sage réserve de mademoiselle Frossard attirèrent vite mon attention, et je proposai à mes enfants sa parfaite tenue pour modèle.

» L'intimité s'établit peu à peu : les jeunes filles prirent ensemble des leçons d'italien; de plus, nos repas étaient communs. Mais les excursions que je faisais faire à mes petites-filles bien portantes étaient au-dessus des forces de Marie-Louise; elle ne pouvait se joindre à nous, et le soir, sa mère nous l'enlevait, ayant remarqué qu'elle toussait pendant la nuit lorsqu'elle avait causé le soir; elle était fort gaie, instruite, aimable et spirituelle.

» ...Elle faisait toutes choses simplement et bien, était adroite à tout. Mise avec un soin extrême (quoique sans femme de chambre), on voyait que le coup de brosse ne lui coûtait pas plus que les menus détails de réparation à ses vêtements... C'était en tout la dévote de saint François de Sales, *parée de dignité, de bienséance*, et j'ajouterai : *d'amabilité*.

» Elle était surtout pieuse... et pendant ces trois mois et demi, où notre vie s'est trouvée mêlée à chaque instant, je ne lui ai pas vu une imperfection. Enfin je ne tarirais pas sur cette charmante fleur, si vite fanée sur la terre, mais qui orne maintenant le jardin du Paradis... »

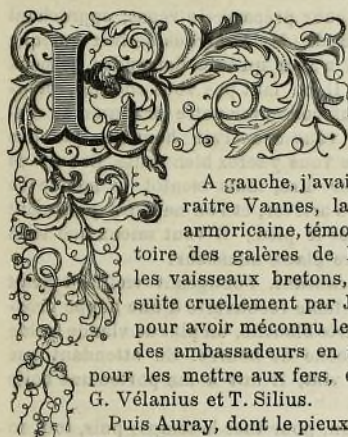
Cet aimable volume fera plaisir à toutes nos jeunes lectrices; elles y trouveront l'image fidèle de ce qu'elles voudraient être, mais combien cette lecture serait précieuse à tant de jeunes filles que l'esprit du siècle égare, et qui consacrent à ses vains et sots plaisirs, aux puérilités du luxe et de la toilette, une âme et une vie destinées à mieux que cela ! Marie-Louise était douée d'un esprit vif, d'une imagination féconde, elle possédait les dons qui font réussir dans le monde, et elle a tout donné à Dieu ! Elle n'a aimé que Dieu et sa famille, elle n'a désiré vivre que pour servir Dieu de plus en plus, de mieux en mieux; elle a vécu dans une profonde paix, elle est morte dans une douce joie. Quel exemple ! et combien il est salutaire de rencontrer sur sa route, à l'heure présente, une âme en qui bouillonne la sève chrétienne des martyres et des vierges de la primitive Église ! Ni Agnès, ni Praxède, ni Dorothee n'auraient renié Marie-Louise.

M. B.

(1) Chez J. Vic, 11, rue Cassette. — Avec photographie, 3 fr. 50; sans photographie, 2 fr. 50.



## FRANCE



A locomotive sifflait; le train venait de m'emporter...

A gauche, j'avais vu disparaître Vannes, la vieille cité armoricaine, témoin de la victoire des galères de Brutus sur les vaisseaux bretons, châtiée ensuite cruellement par Jules César, pour avoir méconnu le droit sacré des ambassadeurs en s'emparant, pour les mettre aux fers, des députés G. Vélianus et T. Silius.

Puis Auray, dont le pieux Charles de Blois fit le siège en 1342.

A droite, j'avais salué la belle statue de sainte Anne, patronne des marins, et je venais de dépasser Landévant au clocher peint en vert.

Soudain, la machine ralentit sa marche; nous étions sur le beau viaduc d'Hennebont...

Au-dessous de nous coulait ce même Blavet qui porta la flotte anglaise, amenée par Amaury de Clisson au secours de Jeanne de Montfort assiégée dans son gentil castel et sa bonne ville d'Hennebont, par l'armée franco-bretonne soutenant les droits de Jeanne de Penthievre.

J'apercevais, un peu en arrière, les restes de la tour où l'héroïne passa le délai de trois jours accordé par les bourgeois qui voulaient capituler; je voyais la fenêtre par laquelle son regard s'était tourné une dernière fois vers la mer au moment où elle était sommée de tenir la parole donnée aux ennemis. Encore un quart d'heure, et les assaillants vont passer les habitants au fil de l'épée si la place ne se rend pas...

Mais tout à coup Jeanne jette un grand cri; elle retient les bourgeois qui allaient livrer les clefs de la ville; et leur montrant les vaisseaux qui débouchaient, enseignes déployées, de la mer dans le Blavet :

« Voilà, mes amis, leur dit-elle, le secours que nous attendions; voilà notre salut et celui de la Bretagne!! »

Là-bas, sur la route de Vannes, il me semblait voir la comtesse, chevauchant à la tête de trois

cents hommes d'armes, mettre le feu aux tentes de l'ennemi, puis, après cinq jours de fatigue, rentrer dans sa bonne ville, ayant grossi sa troupe de cinq cents combattants armés et bien montés.

J'étais d'humeur belliqueuse; déjà la veille, n'avais-je pas visité Ploërmel et Josselin? Ne m'étais-je pas arrêté dans les landes de la Croix-Helléan, au lieu où fut jadis le chêne de Mi-voie.. Évoquant le passé, n'avais-je pas entendu, ou cru entendre, le cliquetis des armes du combat des Trente dominé par la voix de Tinténac qui sut apaiser la soif de l'adversaire de Bembroug par ces mémorables paroles : « Bois ton sang, Beaumanoir!... »

Le train entraînait en gare.

Lentement la lune s'était levée et semblait s'être arrêtée pour considérer cette cité aujourd'hui si calme, et qui se souvient à peine des hauts faits d'armes dont elle fut témoin au temps de la guerre des deux Jeanne.

Maintenant c'était le fin clocher de la basilique qui attirait toute mon attention : hardi, élancé, il dominait la ville bâtie sur la hauteur. D'aucuns eussent dit que la lune qui le dominait était là comme un point sur un i... Ce ne fut pas l'effet qu'elle me produisit. Un léger nuage, un fil, semblait, en arrondissant sa courbe, l'attacher à l'édifice, et donnait à cet ensemble l'air d'un immense bilboquet; l'on s'attendait à voir cette belle boule lumineuse retomber et s'enfermer dans la flèche aiguë.

Mais nous allions nous remettre en marche.

« Les voyageurs pour Lorient! » crièrent encore les employés... A ce dernier appel, je vis monter dans mon compartiment trois ou quatre Bretons bretonnant.

Allaient-ils me dire de fermer la vitre, où je m'étais établi comme à un observatoire? Oh! par exemple, je n'eusse pas obéi; mon argument était tout trouvé : « Qui qu'en groigne? Ainsi sera, c'est mon plaisir », aurais-je répondu avec la duchesse Anne de Bretagne.

Mes compagnons de route étaient gens pacifiques; ils ne me demandèrent rien et se mirent à causer entre eux pendant que le train reprenait sa course folle.

Je n'étais pourtant point pressé; oh! mais point du tout. J'entendais visiter tout à mon aise



le pays et la côte que je ne connaissais pas encore : sans itinéraire arrêté, je voulais traverser Quimper, Douarnenez, Pen-Mark, Concarneau, terre de légendes par excellence; percer du regard les flots recouvrant aujourd'hui cette belle ville d'Is, dont Paris tient son nom, dit une légende (1), et qui florissait, paraît-il, au temps de saint Corentin et de saint Guénolé; cette ville renfermant tant de merveilles, et dont la civilisation était, dit-on, si avancée qu'un Parisien de nos jours y eût eu l'air d'un lourdaud, d'un barbare.

La conversation de mes voisins fixa mon attention; en écoutant attentivement, sans en avoir l'air, je compris qu'ils devaient passer la nuit à Lorient, chez des parents, et que, le lendemain, ils se rendraient à Larmor pour assister à la fête des coureux (2).

Une fête bretonne, c'était tentant!

Bon, me dis-je, je tiens mon point de départ; et en arrivant à l'hôtel je commandai une voiture pour le matin.

En une demi-heure je fus rendu à Larmor. Je m'agenouillai dans la petite église; je fis le tour de la place sur laquelle elle est bâtie; j'explorai le rivage; puis je me dis, en m'asseyant sur un banc de pierre, que j'avais sans doute paru bien naïf à mes Bretons de la veille qui s'étaient joués de ma crédulité, car aucune animation ne se remarquait dans le bourg.

Je fis encore une fois le tour de la place, et j'allais reprendre pédestrement la route de Lorient (ayant renvoyé ma voiture) lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur l'enseigne d'une auberge : *Au Pigeon blanc*.

C'était assez vulgaire, et pourtant ce pigeon, qui retournait la tête en fuyant à tire d'aile, avait quelque chose de si gracieux, ses yeux étaient si expressifs... qu'on se prenait à chercher le colombier et la compagne qui l'attendait peut-être au logis.

Cette peinture n'avait rien du grotesque qu'en pareil cas l'on rencontre toujours. Bien sûr, elle n'avait pas été faite par un barbouilleur de village; un artiste, un hôte d'aventure avait voulu, sans nul doute, en doter Larmor en souvenir de l'hospitalité qu'il y avait reçue.

Je me pris à penser à l'hirondelle du café de Foy, et j'entraî au *Pigeon blanc*.

Un vieillard à longs cheveux gris, selon la mode bretonne, était assis devant le feu qu'il tisonnait par manière d'occupation; il me rendit mon salut et m'offrit un siège.

Les clients n'abondent pas chez vous, ce matin, mon bonhomme, lui dis-je (sachant qu'en

Bretagne ce mot marque le respect). J'avais entendu dire pourtant qu'il y aurait foule au village. Ce n'est donc pas fête ici?

On ne vous a pas trompé, monsieur. C'est aujourd'hui le 24 juin, fête des coureux; mais il est encore trop tôt; chacun est à ses affaires. Les maîtres de cette maison sont allés s'approvisionner à la ville, et moi, je garde le logis en leur absence. Dame!... Il faut bien se rendre service, n'est-ce pas, monsieur?

— Sans doute, mon ami. — Quand les maîtres rentreront-ils?

— Dame! pour préparer le repas, approchant l'heure de midi. Mais si vous désirez quelque chose, vous n'avez qu'à le demander, je peux vous servir. Il ne faut pas vous en aller, monsieur, il faut conserver votre pratique au *Pigeon blanc*; vous avez l'air honnête, je vous promets que vous y serez bien traité. Et puis, ce n'est pas pour dire, mais bientôt le monde va commencer à arriver, et l'on ne saura quasiment plus où poser le pied; il vaut mieux que vous gardiez votre place, monsieur.

Tout en causant, l'obligeant vieillard avait placé sur la table recouverte d'une nappe grossière, mais très blanche, un plat de viande froide et un beau cône de beurre. En attendant que l'appétit me vint, il mit à ma portée une boîte de cigares.

J'en pris un, pour tuer le temps; puis, tout en suivant du regard les spirales transparentes qui s'en échappaient, je remarquai que mon compagnon s'exprimait facilement. Il me vint l'idée de lui demander une légende du pays.

« Des légendes, j'en connais bien sûr, me répondit-il, et que vous avez dû voir dans les livres. Moi, je ne suis pas conteur de mon métier; mais puisque nous voilà seuls ici et que votre figure me revient, je veux bien vous raconter une histoire vraie. — Celle-là, vous ne l'avez lue nulle part.

— Je vous écoute, mon ami, et je remercie la Providence qui m'a suggéré la pensée de venir si matin; nous ne serons pas dérangés.

Je m'arrangeai commodément dans le vieux fauteuil, où trois personnes de mon embonpoint eussent pu tenir à l'aise, et j'attendis.

« Cette maison, reprit le vieillard, appartenait à un de mes bons camarades, Jean le Loizec; nous avions grandi ensemble porte à porte; nous avions tiré au sort le même jour.

Je me fis marin, Jean choisit l'armée, et après son congé il revint se marier au pays, tandis que moi qui aimais la mer, comme qui dirait une épousée, j'ai continué à naviguer jusqu'au jour où mes membres ont refusé de grimper aux cordages.

Jean et sa femme étaient rangés, bons travailleurs; l'auberge du *Pigeon blanc*, que le vieux le Loizec leur laissa en héritage, devint bientôt la plus fréquentée de l'endroit; tout le

(1) La légende bretonne se plaît à raconter qu'à cette époque, Is était la plus belle ville du monde, et que la capitale des Francs lui fut plus tard comparée, recevant le nom de *Par Is* (semblable à Is).

(2) Sinuosités, courants dangereux, qui se trouvent dans la mer, entre des bas-fonds et des rochers.



monde la connaissait à dix lieues à la ronde ; chacun voulait s'y reposer... Et la dot de leur fille, encore au maillot, s'arrondissait chaque jour davantage.

On avait d'abord appelé la petite : Françoise ; mais, comme c'était gênant, à cause de sa mère qui portait le même nom, on l'appela par la suite *France*, à la grande satisfaction du père qui avait le plaisir de nommer en même temps sa fille et sa patrie que son cœur de soldat adorait toujours.

La gamine, en grandissant, embellissait à faire tourner la tête à tous les gars de l'endroit et des environs. Mais elle n'était point coquette ; semblait ignorer qu'elle était jolie comme la madone de l'église.

Si elle ignorait vraiment cela, ici on le savait, car on n'est pas aveugle à Larmor ; et dans la belle saison, quand la jeunesse prenait ses ébats au-dessous de la couronne de fleurs et de verdure suspendue au carrefour, France ne manquait pas de danseurs.

Son costume n'était point celui du bourg ; après être restée plusieurs mois à Auray, près d'une tante malade, ayant eu en legs la riche garde-robe de sa parente, elle s'était mise à la mode de cette ville, qui est bien la mode la plus gracieuse de tout le pays breton.

« Dieu, que tu es jolie ! » lui dit André, lorsqu'il la vit revenir à Larmor.

Or André était son promis ; le fils de la veuve Kerdarec.

Le Loizec avait fait beaucoup de difficultés pour promettre sa fille en mariage. Personne ne lui semblait digne de France qui avait des qualités et du bien ; il entendait garder sa fille encore longtemps près de lui.

Cependant, un jour comme celui-ci, nous étions à la Saint-Jean, mon ami dit à André, qu'il avait rencontré de bon matin :

« Te voilà levé tôt ; tu n'es pas paresseux, mon garçon, aussi j'espère que l'auberge du *Pigeon blanc* continuera à être la première du pays entre tes mains. Je me fais vieux, voilà le temps où je vais te laisser les affaires ; lorsque tu seras marié avec ma fille, Françoise et moi nous nous retirerons dans notre petite ferme pour planter nos choux.

— Oh ! vous n'en êtes pas encore là, avait répondu André ; cependant ça n'est pas de refus père le Loizec. A quand la noce, s'il vous plaît ?

— Je vois que tu es pressé, et il ne dépendrait que de moi de fixer une époque éloignée ; mais voilà assez longtemps que je te fais languir. En dansant ce soir avec France, vous vous entendrez tous les deux pour arrêter le jour de votre mariage, je vous y autorise. Je ne sais si la rusée se doute que son père s'est levé de bonne humeur ; n'est-elle point sur mes pas ?...

— Où vas-tu ! petite ?

— Je vais faire brûler un cierge pour l'âme du

pauvre Jobic, mort l'an dernier dans un naufrage ; il n'y a guère plus personne qui prie pour lui, mon père.

— Si tu le veux, je vais t'accompagner. Pauvre Jobic ! Je sais pourquoi tu as eu cette pensée pour lui, ma Francinette ; c'est parce qu'hier sa veuve s'est remariée.

— Oui, André, cela m'a serré le cœur. Ce n'est pas elle qui ferait dire seulement une messe aujourd'hui pour le repos de son âme. Après tout, j'ai peut-être tort ; elle a bien porté son deuil.

— Sans doute, mais c'est bien fini maintenant ; on la verra ce soir danser de toutes ses forces. Ah ! c'est trop vite... Et puis, vois-tu, sans avoir vu son mari mort ; sans avoir versé une larme sur sa tombe, c'est mal. On dit que Jobic s'est noyé pendant une tempête ; mais elle n'en a pas la preuve. Promets-moi, France, de n'ajouter foi à la nouvelle de ma mort que quand tu auras vu porter mon corps au cimetière. Lorsqu'on viendra te dire : « André n'est plus ! » Ne le crois pas sur parole.

— Qu'est-ce que tu me dis-là ? D'abord tu ne peux pas mourir au loin ; comme fils de veuve tu ne seras ni marin ni militaire. Dieu merci, mon André, tes jours ne courent aucun danger. Allons mettre un cierge à Notre-Dame, puis nous irons chercher les cousines pour voir le Pardon de Larmor.

— Déjà le carrousel tourne, les loteries se tirent, et là-bas, sur la route de Lomner, j'entends venir le biniou du vieux Mathurin. Nous allons bien nous amuser jusqu'à l'heure de l'office.

Vous ne savez pas, monsieur, combien sont jolies ces honnêtes danses bretonnes, où toute la jeunesse du pays se tient par la main. On est cinquante, quatre-vingts, cent... plus il y a de monde, plus il y a d'entrain. Parfois, les vieux s'en mêlent et le recteur qui passe, lisant son bréviaire en attendant l'heure des vêpres, regarde, sans en être scandalisé, ce ruban animé qui serpente, se replie, forme le cercle, se peletonne et se déroule sans cesse.

France et André menaient la ronde ; les chansons allaient leur train, le biniou accompagnait :

J'aime bien ma bruyère

Et mon clocher à jours.

Tous les airs de la Bretagne étaient chantés par de jeunes voix, et lorsque, pour mieux marquer la cadence, France rebondissait légèrement, après avoir frappé le sol de son pied, la danse reprenait avec plus d'animation, et chacun l'imitait en jetant un petit cri joyeux.

La cloche venait d'annoncer la fin de la fête profane ; les fidèles se rendaient en foule dans l'église devenue trop petite ; car vous dire combien il nous vient d'étrangers à pareil jour me serait impossible.

Après les vêpres, le curé fit la procession pendant que les pêcheurs apprêtaient leurs agrès, et l'on vit venir de Lorient l'*Éclair*, un vaisseau



de l'État, rempli du plus beau monde. Il s'arrêta là, en face de nous, vis-à-vis Notre-Dame de Larmor qui, dans notre vieille langue celtique, veut dire : Notre-Dame au bord de l'eau, ou du bord de la mer.

Autour du vaisseau se groupèrent mille petits bateaux venus comme des mouettes de l'île de Groix, de Port-Louis, de St-Michel, puis une chaloupe à vapeur vint prendre le curé ainsi que les enfants de chœur portant l'eau bénite et l'encens.

Pendant que la chaloupe envoyait ses bouffées de fumée vers le ciel, tous les bateaux de Larmor l'entouraient, semblables à des poussins empressés à suivre leur mère. Elle accosta l'Éclair, et le recteur monta à bord. Ah! c'était jolî à voir...

En sautant dans le canot le plus rapproché de la chaloupe, André, qui venait de fixer avec France le jour de leur mariage, lui jeta ces mots en riant :

« Rappelle-toi que tu m'as promis de ne croire à mon décès que quand tu m'auras accompagné au cimetière.

— Tu me fais peur », avait répondu la jeune fille un peu troublée; mais le trajet s'était opéré heureusement, et bientôt le canon du vaisseau annonça que le prêtre appelait la bénédiction du ciel sur les bas-fonds de la mer, sur ces courants dangereux où le pêcheur s'aventure chaque jour dans une légère barque, pour gagner la nourriture de sa famille.

Les fidèles se prosternèrent avec recueillement, tous les cœurs s'élevèrent vers Dieu, puis la flottille se remit en ordre pour revenir au rivage.

« Vous verrez, monsieur, comme c'est touchant! »

Debout, à l'arrière de son canot, André, qui s'était attardé dans une joute où il avait été vainqueur, regardait France. Il ne voyait pas que le matelot placé au gouvernail allait faire virer de bord brusquement, et il perdit l'équilibre au moment où il envoyait, du bout de ses doigts un baiser à sa fiancée.

Un cri déchirant y répondait. France venait de le voir disparaître dans les flots.

La nuit qui tombait rendait ce drame plus horrible; elle semblait dire : Hâtez-vous, bientôt il sera trop tard...

L'Éclair avait disparu du côté de Lorient; en sens inverse un beau navire danois, sortant du port au moment de la bénédiction des coureux, avait le cap vers la haute mer.

Les bateliers s'interpellaient, cherchaient en vain; puis les bateaux rallièrent silencieusement la rive.

Les yeux fixés vers l'endroit où elle avait vu disparaître André, France resta sur la plage. Elle attendait, elle écoutait et croyait entendre sa voix. Le matin seulement, elle quitta le rivage; tremblant de froid, le cœur brisé, elle céda à la prière de sa mère et la suivit.

Chaque jour la jeune fille longeait la grève; son regard cherchait le corps de son fiancé au milieu des algues rejetées par la marée. Chaque soir, à l'heure où elle l'avait vu disparaître, sa voix appelait : André! L'écho de Groix, de Port-Louis, de Saint-Michel lui répondait tour à tour : André!!! André!!! André!!!

Une superstition répandue dans notre pays dit que l'âme d'une personne morte d'accident reste au lieu où elle a succombé jusqu'au jour où la sépulture a pu lui être donnée. Aussi les jeunes filles ne s'attardaient-elles pas quand la nuit descendait sur l'Océan.

« Entendez-vous, disaient-elles?... C'est le baiser d'André... Si, aux reflets de la lune, une vague blanchissait sa crête : c'est la main du noyé, assuraient-elles, qui appelle France. Lorsqu'un nuage, en s'élevant aux cieux, semblait voiler une forme indécise; c'est le linceul d'André, répétaient-elles encore, son bon ange vient de le retirer du fond de la mer pour le faire égarer. »

Le Loizec respecta la douleur de sa fille. Il lui permit même de porter le deuil de Kerdarec pendant un an, et les garçons de Larmor remarquèrent que le noir lui seyait bien.

Au bout de ce temps, mon ami pensa que sa fille devait songer à entrer en ménage.

France rappela sa promesse d'être fidèle à André, jusqu'à ce que son corps reposât dans l'humble cimetière du village. Mais Jean n'entendit pas de cette façon; il voulait rendre à son enfant la gaieté qu'elle avait perdue depuis le trépas de son fiancé; il voulait l'entendre rire, chanter comme autrefois, et le meilleur moyen, selon lui, pour arriver à ce but, était de lui faire accepter une nouvelle affection.

En vain Françoise engageait-elle son mari à ne pas exiger que leur fille se mariât, puisque tel n'était pas son désir; elle gagna seulement un délai d'une année après lequel il promettait d'être inexorable.

La pauvre enfant confiait ses tristesses à sa mère et comptait avec douleur les jours qui s'écoulaient. « André n'est pas mort, disait-elle; oh! j'en suis certaine. Mon père veut-il donc qu'il me retrouve la femme d'un autre!!! »

Françoise levait les yeux au ciel, croisait ses mains et s'écriait avec ferveur : « Notre-Dame de Larmor! prenez ma fille en pitié, car, bien sûr, elle a changé d'esprit; sa raison l'a quittée... »

La veuve Kerdarec aimait à entendre la promesse de son fils affirmer qu'il n'était pas mort, et elle avait fini par concevoir une espérance dont vivait son cœur maternel.

Que de voiles passèrent sous les yeux de la jeune fille, quand à l'heure du baiser d'André, elle était assise sur une pierre du rivage, roulant entre ses doigts les grains de son chapelet, ou chantant à demi-voix une douce et triste ballade dont le sujet rappelait son malheur. Que lui im-



portaient ces vaisseaux dont l'équipage revenait joyeux au port!... Cependant quel est donc ce trois-mâts dont la vue la trouble et l'impressionne? La ballade reste inachevée; ses mains se joignent.

Oh! oui, ce navire, elle le connaît... Il a vu André s'abîmer dans la mer profonde. Oh! comme ce témoin du drame affreux où son cœur s'est brisé lui cause de poignantes émotions!! Il était là à cette heure terrible... Le vent gonflait ses voiles blanches et l'emportait au loin; il avait entendu le cri qu'elle avait jeté au ciel en voyant son ami perdre l'équilibre, pendant que sa dernière pensée était pour elle... L'enfant s'agenouilla et se prit à sangloter.

« Seigneur, murmura-t-elle, il n'y a pas jusqu'à ce matelot, debout sur le beaupré, qui me semble être lui! » Et ses yeux s'agrandissaient, son cœur battait violemment.

Tout à coup la brise lui porta un nom : France!

« Ah! fit-elle éperdue de joie, je ne m'étais pas trompée, c'est lui!... » Mais vingt voix répétèrent : France!

Que la déception fut cruelle! « Ces marins saluent la France, dit-elle, et moi, pauvre insensée, j'avais cru reconnaître sa voix. André! cria-t-elle en pleurant, puis elle écouta l'écho fidèle qui chaque soir répétait André!... Mais le marin que les ombres de la nuit commençaient à envelopper répondit : « Francine! »

— Cette fois, c'est lui, dit-elle, André! André!

— Me voici », répondait une voix se rapprochant et qu'accompagnait la saccade précipitée des rames.

Enfin un marin sauta sur le rivage. « Merci, camarades », fit-il, et l'embarcation regagna le vaisseau pendant que le cœur, plein de joie, il tendait ses deux mains à sa fiancée.

« M'attendais-tu, France? »

— Si je ne t'avais attendu, serais-je ici, André?

— Il y aura deux ans demain que pour la dernière fois je t'ai vue à cette place, et je savais t'y retrouver ce soir. Tu as tenu ta promesse, ma Francine, nous allons être heureux maintenant. Comment vont les parents?

— Tout le monde va bien, et personne ne t'attend, mon André, sinon ta mère. Je vais lui annoncer ton arrivée; mais d'abord entrons dans l'église. Je t'y laisserai, et tu me rejoindras dans quelques instants. »

La jolie fille s'introduisit chez la veuve sans frapper, comme elle en avait l'habitude.

« Te voilà, mon enfant; tu viens de faire ta prière au bord de l'eau. Tu n'es pas superstitieuse, toi! Tu ne crois pas aux revenants, et tandis que tes compagnes voient partout le fantôme de mon cher fils, tu l'attends toujours, gardant la promesse que tu lui as faite. Pourtant, ma fille, il faudra bien obéir à ton père; il a besoin de quelqu'un pour le remplacer; le bonhomme se fait vieux. Tu n'as plus que huit jours pour

regretter mon pauvre garçon; et la veuve essuya une larme.

— Huit jours, c'est huit jours, mère Marguerite...

— Tu as raison, France; à chaque moment suffit sa peine; en huit jours, on peut faire bien des choses; même décider son père à changer d'idée. Mais qu'est-ce que tu as donc, Francinette? Tu as l'air heureux, ce soir.

— On ne peut pas toujours pleurer, mère.

— Est-ce que tu aurais vu quelque chose sur l'eau? dit la veuve en interrompant le rangement des ustensiles dont elle s'était servie pour le souper. Est-ce que les algues, en te rapportant le corps de mon André, t'auraient dégagée de ton serment? ajouta amèrement la pauvre mère.

— Les algues ne rendent que les morts, et André vit.

— Pardon, mon enfant, je croyais que tu l'avais oublié, mais je m'étais trompée, puisque voilà tes idées qui délogent encore. Faudra épouser Yvon; il le faudra. Tu seras heureuse avec lui. Oh! je le demanderai à Dieu de tout mon cœur. Pourtant... Si mon fils allait revenir, comme je me prends à l'espérer lorsque tu es avec moi?

— Je suis près de vous, espérons donc ensemble; et si un soir je vous disais : Mère, André va bientôt venir, seriez-vous capable de l'entendre sans mourir de bonheur?

— Oui, si tu es là, parce qu'avec toi je crois ce miracle possible; mais si tu n'étais plus avec moi, je mourrais d'une joie que je n'attendrais plus.

— Eh bien, il va venir.

— Quand?... fit Marguerite dont le regard s'était dilaté.

— Bientôt... oui, bientôt il viendra; ce soir même... L'entendez-vous? Il vient. »

La veuve s'était élancée vers la porte, car elle avait reconnu le pas de son enfant. Déjà elle le serrait dans ses bras. Il y eut dans leur étreinte deux années de tendresse.

Enfin Marguerite s'éloigna pour regarder son fils; elle alluma une seconde chandelle afin de le mieux voir et, refermant avec soin la porte de la maison, elle dit :

« Tu seras à nous seules ce soir, car seules France et moi nous t'attendons.

— Dis-nous si tu as beaucoup souffert loin du pays; parle-nous... Tu n'es pas un revenant, n'est-ce pas? »

Le jeune homme s'était assis, il tenait une main de sa mère et une main de sa fiancée dans les siennes. Tous trois éprouvaient ce serrement de la gorge qui étouffe jusqu'à ce que les larmes se soient frayé un passage. Enfin ils pleurèrent... Mais quelles larmes délicieuses!

André se remit le premier.

« Je suis peut-être un revenant, dit-il; c'est suivant comment vous l'entendez. Je reviens du



nouveau monde, d'où j'apporte une bourse bien garnie : car ces Danois sont d'honnêtes gens ; s'ils demandent un rude travail, ils payent sans marchander. Ma mère, vous aurez une servante, maintenant, et vous, ma Francinette, les plus jolis rubans, la plus belle croix.

— Qui donc t'a tiré de l'eau, mon pauvre lieu ? dit avec une tendresse émue la bonne Marguerite.

— C'est Notre-Dame de Larmor, n'est-ce pas, André ? Je t'ai voué à elle quand je t'ai vu tomber.

— Oui, France, c'est Notre-Dame de Larmor qui a commandé aux coureux de m'entraîner jusqu'à la bouée que l'équipage du navire danois avait jetée à l'eau, en entendant ton cri de détresse. Tandis qu'on me cherchait de ce côté et que la nuit devenait noire, le *Cimbre*, qui avait diminué sa voilure pour ralentir sa marche, me tendait un bout de corde. Puis la brise souffla plus fort, le vaisseau prit le large.

J'eus beau demander qu'on me ramenât à terre : les officiers et les matelots du bord ne comprenant pas ce que je leur disais, et la mer devenue très mauvaise les obligeant à gagner rapidement le large, ils n'y prirent pas garde.

J'appelais ma mère, je voulais la revoir ; je leur expliquais que France m'attendait au rivage. Ce fut le seul mot qu'ils comprirent, et encore de quelle façon ! Ils me firent entendre que dans deux ans je reverrais mon pays.

Peu à peu j'appris leur langue ; je m'intéressai à leur commerce ; je trafiquai comme eux dans les différents ports où nous faisions escale.

Satisfait du superbe bénéfice réalisé sur la cargaison de sardines à l'huile qu'il avait prise à Lorient, le capitaine, suivant son idée première, voulut en venir prendre un nouveau chargement. Comme il se rappelait la belle fête de la bénédiction des coureux, et que j'étais en grande estime auprès de lui, je le décidai à faire coïncider notre arrivée avec cette époque.

Ce soir, mon cœur battit bien fort lorsque j'aperçus Groix, la plage de Lomner, puis celle de Larmor. Je craignais que l'obscurité ne m'empêchât de te voir, Francine. Mais quand je t'eus aperçue pensive, ton chapelet entre les doigts, lorsque je t'eus envoyé de loin ce baiser, qu'en présence de ma mère je donne maintenant à ta jolie joue, j'oubliai tout... Je ne vis que toi, et avec toutes les forces d'un cœur qui depuis deux ans n'aspire qu'à te revoir, j'appelai : France ! — Mes compagnons crurent que je saluais ma patrie. En chœur ils répétèrent : France...

Oh ! comme j'eus pitié de toi dont l'âme s'était ouverte un moment au délire du bonheur... J'entendis ta voix pleurer mon nom et j'appelai alors : Francine !

— Je vous l'avais toujours dit, mère : les algues ne gardent pas les morts si longtemps et André nous reviendra. Mais on me cherche peut-être ; je vais retourner à la maison. Adieu, mère Kerdarec, adieu André.

— Ecoute, France, avant de nous quitter convenons d'une chose. Tu ne diras pas que je suis de retour ; j'irai à la messe avant le jour, et personne ne me reconnaîtra. Toi, ma jolie fiancée, tu mettras tes plus beaux ajustements et, à l'heure de la gavotte, on nous verra tous deux demain ouvrir la danse. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Je ferai ce que tu voudras, André. Ne viens pas m'accompagner ce soir si tu veux qu'on ignore ton arrivée. Entends-tu ces pas ? C'est mon père qui vient me chercher.

La jeune fille embrassa la veuve et son fils, puis sortit en refermant vivement la porte derrière elle.

« Il est tard, lui dit Jean, tu aurais pu avoir peur en revenant. Ta mère commençait à s'inquiéter.

— Ma mère est bien bonne, répondit-elle, mais vous le savez tous deux, je ne suis point peureuse.

— Oh ! je sais que tu es vaillante ; mais enfin une femme seule n'est jamais aussi en sûreté que quand un homme veille sur elle. Après tout, c'est bien ta faute s'il en est ainsi. Tu penses, j'espère, à ta promesse, petiotte ? Voilà le moment qui approche de choisir un époux... Yvon sort de chez nous.

— Oui, mon père, j'y pense ; j'ai encore huit jours avant de me décider.

— Prends-les tout entiers... allons, France, tu es une brave fille, digne du nom que tu portes. Je te trouve raisonnable ce soir ; demain tu ne seras pas la dernière à la fête, j'espère. Tu sais comme ça réjouit le cœur du vieux Jean de te voir gaie.

— Vous serez content, mon père », dit-elle.

Puis elle embrassa sa mère avec effusion et s'enfuit dans sa chambre pour ne pas être tentée de lui révéler son secret.

Le lendemain, fraîche et pimpante, la fille de Jean aidait ses parents dans les apprêts que réclamait l'auberge à pareille heure.

Le Loizec était heureux ; François ne cessait de remercier tout bas Notre-Dame du bord de mer d'avoir rendu la raison à sa chère petite Francinette.

Deux ou trois commères de l'endroit se disaient :

« Elle est bien jolie avec ses rubans roses, mais ne trouvez-vous pas qu'elle aurait pu attendre à demain pour les prendre ? L'anniversaire d'une mort n'est point le jour qu'on doit choisir pour quitter le deuil. Après ça... la jeunesse est si légère !!! A la place de son nouvel amoureux, cela me donnerait à réfléchir... » Ces mêmes commères trouvaient, la vieille, que ses regrets duraient trop longtemps.

La foule arrivait de tous côtés ; les auberges se remplissaient ; des groupes réunis sur l'herbe, débattaient des provisions. Enfin, on entendit dans le lointain le biniou du père Mathurin.



La jeunesse s'appela, et l'on allait commencer la danse lorsque André, entré au *Pigeon blanc* par une porte de côté, en sortit avec France pour mener la gavotte.

Le couple fut salué par des cris d'enthousiasme. D'où venait donc André?... Tout le monde l'entourait.

« Ne me touchez pas, mes amis, disait-il aux uns, vous me verriez fondre à vos yeux... Eh ! la belle, ne craignez-vous pas de me prendre la main ? Êtes-vous bien sûrs de ne pas me voir dans mon linceul ce soir », disait-il aux autres ?

Un omnibus venait d'arriver de Lorient sur la place, et tous les marins du *Cimbre* en descendaient.

« Voici des danseurs, dit André se dirigeant vers eux. Mesdemoiselles, voici des danseurs... Tous honnêtes garçons, je vous en réponds, et qui pourront vous apprendre comme quoi je ne suis pas un fantôme. »

Ah ! monsieur, ce jour fut réellement un jour de fête pour Larmor qui revoyait un de ses enfants après l'avoir cru perdu. C'est qu'ici, voyez-vous, tout le monde est quasiment parent, ce qui afflige l'un ne laisse pas l'autre dans l'indifférence. On se souviendra longtemps de ce jour-là !

Le dimanche d'après, notre recteur publiait les bans de France et d'André ; le lendemain, il les mariait. L'église était pleine ; toute la paroisse avait tenu à assister à la messe.

Le brave Jean, droit et fier comme en un jour de bataille, conduisait sa fille à l'autel ; Kerdarec donnait le bras à sa mère ; moi, à Françoise ; les autres venaient comme ils voulaient.

Les matelots danois étaient de la noce, et chacun d'eux avait porté un beau présent aux mariés.

Ah ! oui, c'était bien beau !... Il faisait un soleil comme celui d'aujourd'hui et la place était aussi pleine de monde que vous la verrez bientôt.

— Je regrette de n'être pas venu justement ce jour-là, dis-je au conteur que je n'avais pas interrompu une seule fois, tant son récit m'avait captivé. J'aurais été heureux de faire la connaissance de vos amis.

— Jean et sa femme sont maintenant retirés dans leur ferme, me dit-il ; quant à... »

Le vieillard n'acheva pas ; une voix l'appela du dehors.

« Me voici, me voici, répondit-il. Faites excuses, monsieur. » Et je le vis aider à décharger une voiture remplie de pâtés, de galantines, de pièces froides, de gâteaux et de fruits.

Quand il eut fini de ranger ces victuailles dans le buffet, un jeune homme et une jeune femme entrèrent chargés des derniers paquets.

Ils me saluèrent, me demandèrent si le père Jacques Alain avait songé à me faire déjeuner.

« L'appétit m'a fait défaut jusqu'à ce moment, répondis-je ; mais, si vous le voulez, je

me mettrai volontiers à table avec vous et votre vieil ami, qui est aussi le mien. Cela nous permettra de prendre notre repas avant l'envahissement du *Pigeon blanc* par la foule. »

Voilà comment je déjeunai avec France et André, que je n'eus pas de peine à reconnaître.

En prenant congé du père Jacques Alain, je lui serrai amicalement la main. Je sortis ensuite pour suivre toutes les phases de la fête ; j'entrai dans l'église avec les fidèles et, prenant place dans l'une des barques qui faisaient cortège à la chaloupe du recteur, je montai à bord de l'*Éclair* d'où j'assistai à la touchante bénédiction des coureux.

Le vaisseau allait virer de bord ; une foule animée l'emplissait. Des officiers de terre et de mer, des avocats, des banquiers, des descendants des vieilles familles de Bretagne, s'empresaient autour de dames dont l'élégance était exquise.

J'aurais pu, me recommandant de noms qui ne leur étaient pas inconnus, me mêler à eux ; mais je préférerais rester tout à mes souvenirs, me réservant de faire quelques visites le lendemain. Je glissai le long du flanc du navire, et jetant une pièce d'argent à un canotier, je lui fis signe de gagner d'abord la pleine mer, puis je revins à Lorient.

Tournant le dos à la ville, je distinguais, aux lueurs du crépuscule, à ma droite : Laperrière, Colin, Larmor, Lomner ; à ma gauche : les plages de Penmané, Port-Louis et Gavre.

Au loin, vis-à-vis de moi, et comme au travers de l'entrée du Goulet, je voyais s'allonger l'île de Groix, avec son cap grognon à l'ouest, semblable à un chien vigilant ne dormant que d'un œil, et défendant l'entrée du port.

Derrière moi, au beau milieu du Goulet, l'îlette Saint-Michel nous barrait le passage ; mais pardon, ma gentille, il y a place à côté, et nous vous côtoyerons sans vous en demander la permission.

Ces plages, ces rochers, que la mer caressait, semblaient vivre. Le babillage des feuilles entre lesquelles chantait la brise ; le bruit du caillou qui glissait, après s'être détaché de la falaise ; ce concert indéfinissable de voix qu'on entend quand on prête rêveusement l'oreille, répondait à l'éternel murmure des vagues, et l'on comprenait que les anciens peuples païens eussent peuplé leurs îles de dieux, de demi-dieux, de déesses et de nymphes.

Bientôt les feux de la Saint-Jean s'allumèrent sur toutes ces rives ; ils s'agitèrent, se répondirent... Mais nous avançons, Lorient nous montrait déjà les maisons bien alignées de son quai, sa tour du port, son phare... Nous touchions l'estacade.

Je regagnai l'hôtel que j'avais quitté le matin, en me disant :

« Voici une journée dont je garderai un bon souvenir. »

MADAME D'AURÉA.



## UN COIN DE CIEL BLEU

(SUITE)



ix heures sonnaient aux clochers des alentours, ramenant l'Angelus, cette belle prière du soir que les méchants n'entendent pas! Nous entrâmes dans le bois, et les lanternes que Baptiste avait déjà allumées jetaient seules leur clarté triste sur le feuillage jauni et sur la route elle-même, toute jonchée de feuilles mortes. Mon cœur battait vite, vite! J'avais vingt-quatre ans pourtant; mais j'étais peureuse. Tout à coup nous entendîmes un coup de sifflet, tout près des chevaux.

— Qu'y a-t-il? m'écriai-je, messieurs! mais voyez donc? On nous attaque! Un homme! Un homme à la tête des chevaux! Un autre!...

— Non! non! Il n'y a pas d'homme, murmurait madame Durand, sur le point d'étouffer. Un peu plus, elle aurait dit qu'il n'y avait pas de chevaux.

— Mademoiselle, me dit à demi-voix mon voisin, grand diable de cinq pieds et demi de haut, nous sommes perdus!

— Comment perdus?

— Oui. On parle d'une bande de voleurs, que la police a signalée dans le sud de Paris, à deux lieues environ; c'est bien cela.

— Monsieur, répondis-je plus morte que vive, ayez pitié de nous! Défendez-nous! j'ai dans mon sac de voyage quinze cents francs au porteur! Oh! je vous en conjure!

— Il faut descendre, dit-il, sinon ils nous y forceront brutalement, et vous serez inévitablement blessées.

— Descendons!... mais, monsieur, non jamais!

— Il le faut, mademoiselle.

Pendant que Baptiste jurait, tant qu'il avait de force, et donnait à la cantonade autant de coups de fouet qu'il pouvait, mon voisin sauta par terre, et son compagnon, qui jusque-là n'avait pas bougé, me prit bravement dans ses bras et me déposa dans les grands bras de mon grand voisin. Puis il voulut en faire autant de ma conductrice; mais il avait compté sans son hôte. Elle opposait une force d'inertie inconcevable. Ne semblant plus faire qu'un avec le coussin de

la voiture, elle se cramponnait à tout ce qu'elle trouvait, et poussait des cris à mettre en fuite deux ou trois bandes de voleurs.

Hélas! pendant que, pour en finir, les deux voyageurs s'emparaient de la bonne madame Durand, l'un poussant, l'autre tirant à lui, il se passait une scène affreuse sur le devant de la voiture. Le malheureux conducteur venait d'être renversé de son siège, par les deux coquins qui nous avaient attaqués. Plein de colère, il s'était relevé, il se battait comme un lion!

— Monsieur! dis-je à celui qui m'avait inspiré une si imprudente confiance, allez au secours du conducteur! Ils vont le tuer!

Il fit deux pas en avant, le misérable! mais ce fut pour tomber lui-même sur le pauvre Baptiste. On l'assomma de coups de pied, de coups de poing, de coups de bâton, et il resta, tout sanglant, sur la route, ne parlant plus, ne remuant plus, à demi mort.

Moi, soutenant dans mes bras ma pauvre vieille amie, j'étais affolée, je ne savais plus que penser, que faire. L'homme silencieux vint à moi. La lueur blanchâtre des lanternes éclairait son hideux visage; il ricanait, comme ces figures de Satan qu'on voit quelquefois dans les vieux livres. Il s'approcha de moi et me dit:

— A présent, tes quinze cents francs?

— Mes quinze cents francs? Mais vous êtes donc avec les voleurs?

— Oui, donne! donne!

Il ricanait plus encore, et saisissant mon sac de voyage, il me l'arracha sans le moindre effort: c'était le voutour contre la mésange. S'approchant de moi, si près que j'en frémissais de tout mon corps, il me prit ma montre, ma broche, mon porte-monnaie, mes bagues; et comme, folle de frayeur, entre ma vieille amie qui s'évanouissait et ce monstre, je ne l'entendis qu'à moitié me demander mes boucles d'oreilles, il me les arracha! Ce fut une douleur atroce et deux fois répétée. Je croyais être en proie à un affreux cauchemar, ou sous la puissance des esprits de l'enfer. Mon Dieu! criais-je, mon Dieu!... Mais ces hommes, ils n'avaient pas peur du nom de Dieu!

Les quatre hommes ensemble entreprirent de fouiller madame Durand évanouie; ils la soulevaient de terre; ils secouaient ce pauvre corps



inerte, ils laissaient tomber en arrière cette tête blanche que je respectais tant ! Je croyais assister à la profanation d'une mortel ! Alors, sans calculer ni avec leur barbarie ni avec mon impuissance, je m'élançai comme une folle entre les arbres sombres, et je criai : *Au secours ! au secours !*

Je sentis tomber sur mes épaules les larges mains des bandits ; ils osèrent frapper une fille sans défense. Je fus à l'instant terrassée, réduite en même temps au silence, à l'immobilité ; et pourtant, conservant toute ma connaissance, et me rendant parfaitement compte de ce qui se passait.

Les voleurs, nous voyant hors d'état de leur nuire en indiquant leurs traces, nous laissèrent sur le bord du chemin, et s'en allèrent. L'un, ayant pris le chapeau de Baptiste et son fouet, était monté sur le siège ; les trois autres occupaient l'intérieur de la voiture, et ils volaient ainsi, du même coup, deux pauvres femmes et le malheureux propriétaire de la voiture et du cheval. C'était un acte d'insigne lâcheté. Il me serait impossible de dire combien de temps nous restâmes ainsi, brisés de coups, sur cette terre humide.

— Ah ! pauvre mère Cendrine, alors vous étiez au plus bas de l'échelle ! Certes, vous deviez broyer du noir !

— Mais pas trop. Je me disais : Du moment qu'on n'est pas mort, ça prouve qu'on est en vie ; et du moment qu'on est en vie, on arrive toujours à se tirer d'embaras, soit tout seul, soit par des moyens que le bon Dieu invente tout exprès. Il est si bon ! Pourquoi donc se défier ? J'attendais donc mon petit coin de ciel bleu, et j'avais bien raison.

Au milieu de ma grande tristesse, et pendant que je me demandais comment allait finir cette malheureuse aventure, pour moi et mes deux compagnons de voyage, je crus entendre un bruit lointain, bruit très léger, mais qui suffisait pour ranimer mon esprit, toujours porté à l'espérance. Aussitôt la pensée me vint que c'était le bruit des roues d'une voiture légère, et que nous allions être secourus. Bientôt je fis un effort, et je vis qu'avec un peu de force de volonté je pourrais me relever et aider madame Durand et le conducteur. Tant que l'énergie est sans but, on croit n'en pas avoir ; mais comme elle se réveille !

A mesure que résonnaient de plus près les pas du cheval, ma confiance augmentait, et, bien que j'eusse été cruellement trompée par le misérable dont j'avais imploré aide et compassion, l'idée d'un nouveau malheur ne se présentait pas à moi. D'ailleurs, dans l'état où nous étions, qu'aurait-on pu nous faire, à moins de nous tuer ?

Déjà le feu des lanternes éclairait la route, et dessinait les corps de mes deux associés d'infortune. C'était sans doute une terrible scène, car une main ferme arrêta brusquement le cheval,

et une voix mêlée de hardiesse et de bonté s'écria : « Qu'y a-t-il ! Voici du secours ! »

A ce mot, qui pour moi déchirait le voile, et me montrait de nouveau un coin de ciel bleu, j'éprouvai un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu et envers son envoyé. Je m'avançai tout étonnée de pouvoir marcher ; je vins sans m'en rendre compte me placer précisément dans la lumière, et j'apparus, pâle, échevelée, tremblante aux yeux d'un homme de vingt-cinq ans environ, qui resta muet de saisissement. Il faut croire que mon aspect était aussi touchant que terrible à voir, car ce jeune étranger en fut tout ému. Le sang qui avait coulé de mes oreilles déchirées s'était répandu sur ma collerette blanche, sur mon corsage et jusque sur mes mains.

« Vous êtes blessée ? me dit-il.

— Non, monsieur, répondis-je, ce n'est rien ; mais j'ai eu bien peur, et eux sont presque morts », ajoutai-je en montrant la pauvre vieille et le conducteur.

Puis, par une faiblesse toute féminine, après avoir ainsi analysé la situation, je me mis à fondre en larmes. Les hommes ne nous en veulent pas de ces faiblesses, quand nous sommes prêtes à les surmonter ; au contraire, ils se sentent mieux dans leur rôle de protecteur, et notre situation double leur sang-froid. L'étranger me regarda, moi, pauvre fille, toute pleine de boue et de sang, avec une expression étrange et que je n'ai retrouvée depuis dans le regard d'aucun homme. Il y avait dans ses yeux de la surprise, de la compassion et quelque chose de plus que cela, un intérêt tout particulier, un de ces intérêts qui viennent comme ça, on ne sait pourquoi, et qui ne s'en vont plus. Il était si bon, lui aussi !

Cependant, seuls tous deux, dans la nuit, car, mademoiselle Durand était toujours sans connaissance, et le conducteur ne bougeait plus, nous étions dans un grand embarras.

« Vous avez donc été attaqués ? mademoiselle » me demanda l'étranger.

Je lui répondis par quelques mots, et il ne me questionna pas davantage. C'était lui qui semblait intimidé en me parlant ; et pendant que je m'habituais si vite à le considérer comme mon sauveur, il évitait de me regarder en face et d'avoir en aucune façon l'air de se familiariser avec moi.

« Mademoiselle, dit-il, il faut que je vous emmène tous trois à Paris chez ma mère ; la seule difficulté sera de faire monter ce gros homme-là dans ma voiture ; mais on essayera.

— Oui, oui, répondis-je, à deux, et quand on a de la bonne volonté on arrive toujours. »

Un bon sourire éclaira ce visage viril, et me le montra sous un nouveau jour, je fus tout étonnée et me rappelai effectivement avoir oui dire qu'on ne connaît jamais un homme tant qu'on ne l'a pas vu sourire. Cet étranger, au moment où sa figure un peu dure s'était illuminée,



m'avait offert le portrait instantané d'un homme aimable, gai, de ce que j'appelle un homme de bonne humeur; mais il reprit aussitôt son sérieux, et cet air froid et réservé qu'il conserva tout le long du voyage.

Pour mettre madame Durand dans la voiture, le jeune homme n'aurait pas eu besoin de sa haute taille et de sa force musculaire; il l'installa tout au fond. C'était une de ces voitures de commerce, avec lesquelles rayonnent autour de Paris certains marchands de toiles et lainages; ces deux mots étaient même écrits sur les côtés du véhicule qui, du reste, annonçait, par son aspect et sa tenue, l'aisance du propriétaire. La vigueur et le bon état du cheval témoignaient aussi des soins dont il était l'objet.

Le jeune homme, quand il se vit en présence du pauvre Baptiste, commença par ôter son paletot, comme on dirait maintenant — autrefois, on disait un carrick; — et, plus libre de ses mouvements, il souleva le haut du corps de notre brave conducteur. Moi, je pris les pieds, je fis des efforts inouïs; mais il fallut m'y reprendre à trois fois. Malgré moi, je laissais retomber ces lourdes jambes, ces grosses bottes. Mes lenteurs involontaires doubleraient le travail de l'étranger. Il soutenait à lui seul, cette masse inerte, la sueur perlait à son front, il s'épuisait; mais sa bonté ne se lassait pas, et, comme moi, du reste, il ne perdait nullement l'espoir de mener à bien l'entreprise. A force de secousses, d'essais, de périls même, car le cheval remuait et ne pouvait prendre son parti de ce chargement inaccoutumé, nous grimpâmes le pauvre Baptiste, et l'installâmes de notre mieux sur le devant de la voiture. Moi, je vins m'asseoir près de ma vieille amie, à qui j'espérais que le mouvement rendrait peu à peu le sentiment de l'existence; et le bon voyageur qui, comme le Samaritain de l'Évangile, avait eu compassion de nos maux, prit son cheval par la bride et se mit en devoir de nous conduire à pied, jusque chez sa mère; il n'y avait plus de place pour lui dans sa voiture, depuis que la charité l'avait remplie. Ah! quels souvenirs! que tout cela était donc bon et plein de cœur! qu'il méritait bien d'être béni, le bon Samaritain!

Nous allions au pas, et la nuit était noire. L'étranger ne rompit pas le silence une seule fois. Ce que j'avais espéré arriva, mais bien tard, presque aux portes de Paris; madame Durand, dont j'avais longtemps frictonné les membres raides, finit par ouvrir les yeux. Alors, il fut très difficile de faire entendre à son esprit troublé ce qui s'était passé. Elle commença par avoir peur du jeune étranger, si parfaitement bon et délicat; puis, voyant Baptiste dans un état pitoyable, elle s'occupa de lui et finit par oublier ses propres maux. De peur de retarder le voyage, déjà si pénible pour notre sauveur, je ne lui dis rien du mieux qui se manifestait chez mon amie, et

nous arrivâmes ainsi à la demeure de madame Delcour.

Je descendis lestement, et donnai la main à madame Durand qui tremblait encore, mais qui devait bientôt se rassurer en voyant l'honnête et bienveillante figure de l'étranger. Elle lui fit tous les remerciements possibles, et dès que nous fûmes à trois, le jeune homme devint d'une cordialité tout aimable, s'efforçant d'effacer, par sa gaieté, son entrain, les traces pénibles que notre terrible aventure avait laissées dans notre esprit. Sur le pauvre conducteur se rassemblèrent tous ses soins. Un jeune commis, qui venait de dételé le cheval, aida M. Delcour à descendre Baptiste de voiture; on envoya le concierge de la maison chercher un médecin, et nous fûmes introduites dans le petit entresol qu'occupait la mère du jeune commerçant.

Je ne puis dire les soins qu'elle prit de nous, l'intérêt que lui inspira notre malheur. D'abord, elle répara nos forces épuisées, en nous offrant une charmante collation; puis elle nous prépara un lit, c'est-à-dire qu'elle nous donna le sien, dédoublant ensuite celui de son fils, afin que chacun pût se reposer. Toute l'attention qu'elle apportait à ces préparatifs ne l'empêchait pas de nous parler de son fils avec une tendresse des plus touchantes. Cela coulait de source. Comme nous vantions la bonté dont il avait fait preuve envers nous, elle nous raconta une douzaine de petits traits qui le peignaient sous les couleurs les plus aimables. Modèle d'amour filial, il était en outre sage, rangé, intelligent, travailleur, et toujours d'une humeur égale. Enfin elle en dit si long, si long que la collation étant achevée, et les lits étant faits, il se trouva que ma vieille amie et moi nous aimions toutes deux ce bon fils, mais nous l'aimions vraiment beaucoup!

Le médecin arriva, et assez effrayé de l'état du conducteur, il lui parla à haute voix pour essayer de le tirer de son mutisme; ce fut inutile. Il le fit frotter rudement, lui frappa dans les mains, et finit par lui dire qu'il allait le saigner.

Alors eut lieu une scène moitié grave et moitié comique, soit que les essais précédents eussent préparé une heureuse secousse, soit que l'oreille du patient eût été plus sensible aux derniers mots du docteur, il sortit tout à coup de cette espèce de somnolence malade, et se crut encore entre les mains des bandits. N'ayant plus la force de se battre, il leur disait toutes les sottises qu'il savait pas cœur, les menaçant de la prison, du bagne, et enfin de l'échafaud. Ni la voix de madame Durand ni la mienne ne pouvaient le détromper. Madame Delcour eût la pensée d'apporter autour de lui cinq ou six flambeaux allumés, afin de chasser par une grande lumière le cauchemar atroce auquel il était en proie. Ce moyen réussit, et dès que le bonhomme se rendit compte de la situation, il cessa d'inju-



rier les brigands, et tourna toute sa colère contre le médecin qui prétendait le saigner.

« Me saigner? moi! ah ben oui! Lâchez-moi!

— Mais vous êtes malade, mon brave, disait doucement madame Delcour.

— Malade? Je ne suis pas malade; je suis assommé! La bourgeoise, voulez-vous me guérir?

— Oh certes, bien volontiers!

— En ce cas, donnez-moi une chopine, deux chopines, trois chopines! Il n'y a pas d'autre remède pour moi. »

Toute l'assistance sourit; mais en face de la résistance de cet homme, le médecin fut d'avis de le laisser se soigner lui-même, d'autant que certains signes extérieurs et sa voix enrouée témoignaient d'une longue expérience en fait de chopines.

M. Delcour descendit à sa cave, et remonta portant trois bouteilles de vin. Le conducteur leur souhaila la bienvenue, comme à des amis secourables; on le laissa seul, à sa demande, dans une petite cuisine où madame Delcour avait eu l'attention de faire du feu; et son fils le surveillant en cachette, de peur d'accident, s'assura qu'il buvait l'une après l'autre les trois bouteilles, s'endormait et oubliait dans ce bien-faisant sommeil les voleurs la voiture et le cheval. Ce fut une cure merveilleuse! Lelendemain matin, il ne restait à Baptiste qu'une courbature, un œil poché et le plus ardent désir de faire prendre les bandits qui arrêtent les honnêtes gens dans les bois.

Madame Delcour voulut nous garder, madame Durand et moi, quarante-huit heures sous son toit hospitalier, afin de réparer nos forces, et de nous laisser reprendre nos idées; car nous avions eu l'esprit frappé de terreur. La seule pensée de traverser le petit bois où l'on nous avait attaqués nous faisait frissonner! M. Delcour nous indiqua un moyen de transport qui nous mettrait en plein midi, aux environs de Valombreux, et sa mère lui conseilla de nous accompagner dans ce court voyage, afin que nous fussions plus rassurées. C'était de sa part un procédé d'autant plus aimable que le commerce demandait une grande activité, et qu'en l'absence de son fils, la mère en portait presque tout le poids.

Nous eûmes le loisir de faire une étude intime de ce petit intérieur. La veuve Delcour était plus communicative, et montrait tous les côtés de sa paisible existence. Elle nous expliqua le genre de commerce qu'elle faisait. On travaillait à petit bruit, sans beaucoup d'avance, mais sans embarras; et les courses du fils dans la banlieue ajoutaient beaucoup aux bénéfices. J'éprouvai un vif intérêt à examiner les marchandises; je louai sincèrement le bel ordre qui régnait sur les rayons, et madame Delcour vit avec un plaisir extrême que j'entendais la comptabilité. Elle avait quelques travaux à faire en ce genre; je

me fis un bonheur de l'aider, et elle en parut fort heureuse, répétant à madame Durand :

« Ah! si j'avais une bonne fille comme cela pour me seconder, que tout irait bien! »

Nous nous quittâmes très contentes les unes des autres. M. Delcour nous accompagna jusqu'à Valombreux, riant, plaisantant tout le long de la route. Je ne pouvais pas me figurer que j'avais devant moi cet homme austère, malgré sa jeunesse, qui m'avait conduite à Paris. Je reconnus bien alors que son silence et sa froideur n'avaient eu d'autre cause que sa respectueuse discrétion.

Arrivés à Valombreux, nous exigeâmes qu'il entrât chez madame Vermont; cette bonne maîtresse le reçut comme notre libérateur, le fit bien déjeuner et se plut à causer longtemps avec lui, pendant que madame Durand et moi nous étions allées changer de vêtements. J'avais repris ma toilette de tous les jours; c'était—il y a des toilettes que l'on n'oublie jamais—une robe de mérinos gros bleu, bien faite et encore jolie, car madame Vermont tenait à la mise régulière; une collerette de tulle plissée à petits plis, et voilà. Je ne sais pourquoi notre sauveur regardait toujours ma robe; il en aimait la nuance probablement. Il regardait aussi madame Vermont à chaque instant, et tous deux avaient l'air de s'entendre. Pour en finir, il s'en retourna à Paris, et tout en resta là pour le moment.

Je ne veux pas vous raconter par le menu, ma chère dame, tout ce qui passa, se dit, s'écrivit pendant trois mois; vous saurez seulement que je n'en ai rien oublié, que mon petit coin de ciel bleu avait toujours grandi, et qu'avant la fin de l'hiver je tenais avec ma belle-mère la comptabilité; j'étais madame Albert Delcour.

— Cela ne me surprend pas, mère Cendrune, tout ce que la mère et le fils ont dû apprendre sur votre passé ne pouvait que fortifier en eux l'impression produite par votre détresse, vos larmes, votre affreuse situation. Et puis, voyons, vous pouvez bien en convenir, vous étiez jolie? avouez-le!

— Mais non; j'avais tout bonnement des joues roses, des yeux couleur de faïence, des cheveux noirs et des dents blanches, et puis c'est tout. Mais mon cher Albert, quand il me regardait, voyait double! Ah! que ces années-là ont été bonnes! Un bon mari, madame, c'est de tous les coins bleus le plus bleu! Et puis, moi qui n'avais pas de mère, je m'y trompais; il me semblait quelquefois que madame Delcour était la mienne.

Notre commerce allait bien; je faisais tout mon possible pour faire valoir la maison en montrant bonne mine aux acheteurs. C'était bien le moins, car je n'avais rien mis dans le commerce; mon mari ayant préféré que ma petite fortune, dont la moitié avait été volée, hélas! restât placée comme elle l'était à Valombreux.



Au bout de cinq ans, nos affaires avaient doublé. Il aurait fallu s'en tenir là. Le mieux est l'ennemi du bien, disaient les vieux. Delcour voulut malheureusement s'associer à un homme beaucoup plus aisé que nous, qui allait, disait-il, mettre 20,000 fr. dans notre commerce. On agrandirait le magasin, on louerait un sous-sol, on aurait deux commis, au lieu d'un, les choses allaient d'un tout autre train ! Ma belle-mère ne le voyait pas ainsi ; elle me fit partager ses idées ; nous essayâmes de détourner Albert de son projet ; nos prières, nos plaintes, tout fut inutile, car... je ne vous ai pas dit... je n'aime pas dire cela, et pourtant personne n'est parfait. Eh bien, madame, mon mari le serait s'il n'avait pas un défaut : il est entêté ! mais entêté, comme... comme un mulet ! Que voulez-vous ? Ça n'a jamais passé, il faut bien que je m'y habitue. Donc, il ne fit qu'à sa tête, et son associé lui fit complètement changer le genre de notre travail. Nous avions un commerce peu étendu, mais sûr ; des clients qui payaient bien, tout au comp-

tant ; un petit commis qu'on ne payait pas bien cher puisqu'il apprenait le commerce ; une bonne pour les gros ouvrages.

L'associé prétendait faire le grand seigneur, il dédaignait le comptoir, s'occupait de toutes sortes de choses, excepté de commerce. Il sut entortiller mon pauvre Albert, et enfin, que vous dirai-je, madame ? C'était un maladroit, un homme qui n'avait pas le sens commun, peut-être un malhonnête homme : on l'a cru généralement. Le fait est que, au bout de dix-huit mois, notre maison était coulée ! Il a fallu tout vendre à vil prix pour payer les dettes que cet homme avait faites, se servant de la signature sociale : c'était pour mon mari une affaire d'honneur ; il avait un chagrin mortel, et cependant nous ne reculions devant aucun sacrifice, pour que rien ne ternît notre réputation, car c'est bien plus que la fortune !

M<sup>me</sup> DE STOLZ.

(La fin au prochain numéro.)

## LES DANAÏDES

SONNET

Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,  
Thiano, Callidie, Amynone, Aglaé,  
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,  
Courant des puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche  
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :

« Monstre, que nous avons jour et nuit abreuvé,  
O gouffre, que nous veut ta soif que rien n'étanche ? »

Elles tombent ; le vide épouvante leurs cœurs,  
Mais la plus jeune alors moins triste que ses sœurs,  
Chante et leur rend la force et la persévérance.

Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions.  
Elles tombent toujours, et la jeune espérance  
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommençons ? »

SULLY-PRUDHOMME.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE HOLLANDAISE (pour cinq personnes).

Cassez un œuf, mettez le jaune dans une casserole que vous mettez dans une autre casserole où il y a de l'eau chaude, sans la mettre sur le feu. Laissez prendre très peu le jaune d'œuf,

puis mettez petit à petit en mêlant toujours des morceaux de beurre (en tout près d'un quart). Quand vous voyez que la sauce est suffisamment épaisse, retirez votre casserole, car trop de chaleur la ferait tourner ; surtout retirez-la bien



vite. Si elle s'éclaircissait, mettez un peu de sel et un filet de vinaigre quand elle n'est plus dans l'eau chaude, mais mêlez beaucoup et doucement. Cette sauce se fait lestement et au dernier moment.

CONFITURE D'ORANGES ET DE CITRONS,  
SANS ORANGES

Prendre cinq quarts de livre de carottes tendres, épluchées. Les couper et les faire cuire

dans une casserole de cuivre avec un verre d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient bien tendres; les passer ensuite dans une passoire assez fine. Enlever le zeste de deux citrons par petits filets minces; casser grossièrement une livre de sucre et mettre le tout avec un verre d'eau dans une casserole de cuivre, remuer pendant la cuisson. Lorsque le sucre est bien clair et forme des filets, y ajouter la purée de carottes et le jus des citrons. Laisser faire quelques bouillons, retirer et mettre en pots.

## REVUE MUSICALE

Variétés. — Les Douze Mois de l'année, mis en musique par M. de Kervéguen : poésies de M. Paul Collin. — Scènes enfantines par M. Miry. — Nouvelles pièces pour le piano.



IFF! Paff! Boum!... Par ici Miro! — Apporte Glasgow! — Voilà la musique de septembre commencée!

Ces concerts cynégétiques ont remplacé ceux des merles et des fauvettes dans les bois.

Adieu aux plages ensoleillées, aux plongeurs dans le flot salé, aux casinos des élégances et de l'harmonie. Adieu aux retraites ombreuses, aux lacs transparents d'où plus d'une fois nous sommes revenus bredouilles, à la grande satisfaction de leurs peuplades nacrées. Mais qu'elles prennent garde : Septembre a encore des journées qui feraient rougir plus d'un avril, et si les soirs déjà brumeux nous réunissent autour du foyer pétillant, le soleil nous garde des rayons dorés qui promettent de très honorables captures dans les mondes aquatiques.

Consolons-nous donc si les hôtes des bois n'ont plus de chansons : ceux de Paris ont repris leur vol et nous reviennent. Rossignols et fauvettes sont à l'œuvre déjà pour préparer à notre oreille et à notre goût de nouvelles surprises. Les sons filés retentissent, et tous les gosiers de virtuoses, bien reposés, n'attendent pas votre retour pour lancer leurs trilles joyeux à travers les parcs et les forêts peints de MM. Rabé, Lavastre et Chaperon!

La réouverture des théâtres se fait progressivement; mais il faut attendre le mois prochain

pour que chacun d'eux possède son mélodieux personnel au complet. La grande fête franco-italienne a d'ailleurs absorbé l'attention de tous les publics français et étrangers, et cette palpitante actualité était bien de taille à faire pâlir toute autre préoccupation artistique.

Nous n'entreprendrons pas d'en décrire les merveilles tant de fois racontées déjà : cela dépasserait la mesure de notre cadre et la portée de nos attributions. Le but a été magnifiquement atteint. Il nous suffit de le constater pour rendre hommage à la généreuse nation française et à tous ceux qui ont voué à si bonne fin une aussi gigantesque manifestation.

Pendant les soirées qui nous restent encore à passer soit au château, soit au chalet, feuilletons encore quelques pages de musique nouvelle, afin qu'à la rentrée notre cargaison soit complète.

Le recueil des douze mélodies de M. de Kervéguen, ce compositeur distingué dont nous avons déjà donné le mois dernier un joli assemblage de titres de mélodies détachées, arrive bon premier sous notre plume.

Comme nous l'avons dit sommairement, chacune de ces *Scènes poétiques* — tel est le titre que M. Paul Collin a placé en tête de ses vers charmants. — Porte le nom de l'un des mois de l'année, depuis *Janvier* jusqu'à *Décembre*.

Le *Janvier* de M. de Kervéguen n'est point glacé du tout. C'est une page aux tons chauds et colorés qui représente l'hiver sous un aspect séduisant.

Une impression analogue se dégage de *Février*, dont la mesure à trois-quatre rappelle le plaisir cher aux jeunes mondaines : la danse.

Ce soir au bal tu seras reine  
Par ta grâce et par ta candeur;  
Laisse toute parure valne :  
Tu portes en toi ta splendeur!



C'est là une valse chantée fort originale, complètement exempte de la banalité qui se rencontre souvent dans les morceaux de ce genre.

Mars, Avril, c'est le printemps qui se lève.  
Printemps du cœur, printemps de la nature :

C'est Pâques! le grand jour que l'on fête entre tous,  
Chaque âme sent frémir une espérance en elle  
Et quelque chose dit qu'il faut être à genoux :

C'est Dieu qui nous appelle.

C'est Dieu qui dans ses mains tient tout notre avenir.  
Sa grâce est la vertu, la force, la lumière!  
Qu'il est doux d'incliner son front dans la prière  
En demandant au ciel clément de nous bénir.

La musique écrite sur des pensées rayonnantes de foi et exprimées avec autant d'élévation que d'art poétique, est à leur hauteur. L'imitation des cloches d'abord à la basse, puis aux deux mains ensuite, est combinée avec beaucoup de talent.

Rien de frais et de léger comme le Mai.

Jamais je ne verrai la mousse

Aussi douce,

Jamais je ne verrai l'azur

Aussi pur.

L'accompagnement, toujours en triolets à la main droite, n'est pas des plus faciles; mais quelle gracieuse mélodie!

Il serait trop long de tout citer. Cependant, comment ne pas dire que *Juin* est une page remplie de sève et de lumière, dont l'orchestration est extrêmement remarquable?

*Juillet* la complète, et son allure *andantino*, autant que son instrumentation large et sobre rendent merveilleusement la lourdeur d'une atmosphère embrasée. Ce morceau renferme de beaux effets d'harmonie, et la mélodie est aussi simple que distinguée.

Nous sommes au mois des orages : *Août*. Une remarquable phrase imitative; puis le calme renaît, le soleil perce les nuages, et un motif charmant de douceur lui succède. C'est très réussi.

D'un ton alerte et décidé *Septembre* débute :

Voici que la vigne est mûrie

Et qu'on va remplir les tonneaux...

puis ce morceau s'achève par une inspiration d'un caractère tendre et expressif.

*Octobre* est écrit tout entier sur le rythme des airs de chasse. C'est une des plus jolies pièces du recueil. Pendant que la mélodie se déroule vive en même temps que touchante, l'accompagnement, conduit de main de maître, ne cesse de faire entendre des appels de cor très bien rendus.

La grave mélodie intitulée : *Novembre*, est d'un beau style classique à la manière de Gluck, dans laquelle l'auteur a montré une richesse de pensée et une science hors ligne.

*Décembre*, c'est l'expression d'une douloureuse mélancolie, le langage du regret sans espérance :

C'était hier!... Hélas!... dans ce monde où nous som-

[mes,

Un seul jour peut briser tous les rêves des hommes  
Et n'en plus rien laisser debout, qu'un souvenir!...

Ces douze petites *Scènes poétiques*, dans la pensée des auteurs, traduisent évidemment ces douze premiers mois du mariage, où la vie n'a que des roses sans épines, et que l'on traverse presque toujours la main dans la main, en glissant sur la mousse à travers les sourires et les rayons de soleil. Voilà pourquoi le titre de l'ouvrage : *Un an d'amour*, est des mieux trouvés. Mais nous n'aurions pas voulu qu'en *Décembre* le poète fit mourir sa jeune épouse : c'eût été moins poétique peut-être, mais moins amer.

Quoi qu'il en soit, les vers de M. Paul Collin sont, comme toujours, charmants de grâce et de style. On aura bientôt l'occasion d'en juger une fois de plus. Prochainement paraîtra un nouveau volume de poésies : les *Heures paisibles*, où M. Paul Collin s'exprime dans un langage si harmonieux que les musiciens, en y puisant des textes de mélodies, n'auront presque plus rien à faire!

M. de Kervéguen est un musicien de distinction et de goût. Ses compositions se remarquent par l'absence de toute formule banale, par l'originalité de l'inspiration et par la sûreté de touche, que donne une instruction musicale puisée aux meilleures sources.

L'éditeur de cet ouvrage est M. Léon Grus, place Saint-Augustin, — qui vient de remporter un diplôme d'honneur à l'Exposition d'Amsterdam.

Voici maintenant une nouveauté d'un tout autre genre, mais non moins remarquable.

Au lieu de s'adresser aux grandes demoiselles, — comme l'œuvre précédente, qui demande déjà une certaine étendue de voix, — cette publication est destinée aux commençantes et écrites spécialement sur un diapason limité.

Il s'agit d'une série de *Scènes enfantines*, au nombre de six, composée avec une complète entente de ce qui convient au jeune âge, par M. Ch. Miry. Les paroles de ces six petits librettos sont expressément écrites sur des sujets naïfs autant que gracieux, par M. L. de Casembroot.

Exécutées en famille par un groupe de fillettes, ces scènes seront divertissantes pour les parents comme pour les enfants, car elles sont alertes et pimpantes comme les papillons et les libellules dont elles célèbrent la grâce.

Chacune de ces petites piécettes commence par un chœur à l'unisson, c'est-à-dire à une seule portée. L'auteur a très bien compris que c'eût été au-dessus des forces musicales de ces



chers petits êtres, que d'écrire ses chants à plusieurs parties. De la sorte, les oreilles encore indécises seront guidées par les plus sûres. Par l'unisson, elles s'affermiront en se familiarisant avec l'intonation juste, la mesure et le rythme.

Après ce chœur d'entrée, les groupes se partagent et dialoguent scéniquement — toujours en chœur. — Ensuite se produisent des solos. Fleurs et papillons conversent entre eux, et tout cela finit et recommence par la reprise totale des groupes réunis. On se chahute sur le meilleur ton; puis on se complimente, on se raconte des histoires, des légendes, on se vend, on s'achète des oiseaux, des fleurs, des noisettes que l'on vient de chercher au bois. Tous les parents seront heureux et s'amuseront autant que leurs gentils escadrons roses et blonds. Pas de mise en scène compliquée, pas de décors obligatoires : un salon ou une serre et un piano. Celles qui voudront se costumer en paysanne, en blanchisseuse, en libellule, en oïlette, on en rose seront libres; mais le costume n'est pas obligé.

C'est là un ouvrage fort bien traité et compris. Il est appelé à des succès certains, dans les salons, où aujourd'hui on donne des matinées enfantines, comme dans les familles et les maisons d'éducation.

L'édition en est extrêmement soignée, la gravure très belle et facile à lire. Le format, celui des partitions d'opéras, renferme environ douze ou quinze pages par numéro.

On peut se procurer chaque scène séparément, mais il y a grand avantage à prendre la collection qui, réunie, ne coûte que 5 francs, prix net. On peut d'abord essayer d'une livraison pour se rendre compte de l'agréable utilité et du mérite de cet ouvrage, un de ceux en ce genre dont le but ait été le plus parfaitement atteint.

Voici la nomenclature de chaque livraison avec le prix en regard.

N° 1. *Savonnette*; les enfants forment un

groupe de mignonnes blanchisseuses qui bavardent à qui mieux. — 2 fr.

N° 2. *Le Marché aux oiseaux*; groupes de vendeuses et d'acheteuses. — 2 fr. 50.

N° 3. *Les Fleurs de printemps*; représentées par de jolis minois roses et blancs. — 1 fr. 50.

N° 4. *La Chasse aux noisettes*; folles promenes aux sentiers des bois. — 2 fr.

N° 5. *Les Fleurs favorites*; chacune choisit le rôle de la fleur préférée. — 1 fr. 50.

N° 6. *Insectes et Fleurs*; libellules ou papillons, fleurs de toutes sortes, peuvent être représentées par des fillettes et des petits garçons, qui dialoguent tour à tour.

Des explications dans le texte indiquent tous les mouvements scéniques.

Ce charmant ouvrage se trouve à Paris, chez l'éditeur, J.-B. Katto, 17, rue des Saint-Pères.

Comme musique de piano fort en vogue, voici les titres de nouveautés très remarquées.

Nous plaçons en première ligne les six menus extraits des symphonies d'Haydn, par M. Cœdès-Mongin, un compositeur de grand et consciencieux talent.

Puis une superbe marche d'Arban : *Salut Saint-Petersbourg*.

*Le Guet*, morceau à six mains, par Mutel.

*Souvenir de bal*, rêverie-valse, de Nollet, très jolie pièce.

*Friponne*, polka, par de Nairac, est des plus demandées.

Pour piano et violon : *Venise*, par Giraud, une belle composition.

Ces nouveautés se trouvent chez l'éditeur Girod, 16, boulevard Montmartre.

Nous allons oublier encore deux actualités pour le piano. *L'Enfant en vacances*, jolie pièce de A. Thurner, et une ravissante mazurka de J. Kaulich, intitulée : *A l'absente*.

Au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

## PENSÉES ET MAXIMES.

GOETHE, ENFANT

On parlait devant Goethe qui n'avait que sept ans, du tremblement de terre de Lisbonne, et l'on s'étonnait que la Providence eût permis de semblables désastres, l'enfant fit cette réponse admirable : « Dieu sait bien que les âmes ne peuvent souffrir aucun mal d'un accident de cette vie mortelle. »

Notre expérience est un trophée composé de toutes les armes qui nous ont blessés.

(Philippe Gerfaut.)

Un piqueur du roi Louis XIII possédait un marcassin qui était si familier qu'il mangeait dans la main de son maître et dormait sur ses pieds; le piqueur mourut, le pauvre animal refusa toute nourriture et mourut aussi; le jeune Louis XIII improvisa en son honneur le naïf quatrain que voici :

J'avais dedans ma cuisine,  
Une petite marcassine  
Qui mourut de douleur  
De la mort de son gouverneur.



## CORRESPONDANCE

MESDEMOISELLES,



E croyais pouvoir compter encore sur un mois de repos au sein de la belle nature alpestre; je commençais à jouir des tardifs beaux jours de la saison, lorsque j'ai été brusquement tirée de ma quiétude par la lettre suivante, que je vous transcris telle que je l'ai reçue, pour lui conserver sa physionomie rurale; je n'ai exercé mon contrôle que sur l'orthographe par trop fantaisiste à certains endroits.

« Madame, nous souhaitons bien le bonjour à Madame, et nous espérons que la présente la trouvera en bonne santé. Nous avons reçu un billet de la mairie pour avoir à loger chez Madame des officiers et des soldats avec leurs canons et leurs chevaux, et nous sommes bien embarrassés pour savoir si l'on doit les mettre dans la chambre rose et dans l'écurie de la ferme ou au pavillon. Pour les canons, il est venu un gros colonel qui a dit, comme ça, qu'on les établirait sur la terrasse pour démolir le château de M. le comte de V... Je l'ai vu causer dans l'allée avec un autre officier, et j'ai envoyé la Mariette pour écouter. Pendant qu'elle faisait semblant d'arracher de l'herbe où qu'y n'y a pas un brin, elle a entendu le gros colonel qui disait comme ça : « Lieutenant, les tilleuls génèrent le tir, » et l'autre répondait en riant : « Mon colonel, envoyez-moi une compagnie de sapeurs, nous raserons tout. » Comme je sais que Madame tient beaucoup à ses arbres, je l'avertis qu'on a des mauvaises intentions à leur idée.

« Nous aimerions que Madame vint, crainte des accidents, car, si nous sommes pris d'assaut, je ne réponds pas des massifs non plus que de la pépinière.

« Au château de V... y sont pas contents parce qu'ils n'ont que de l'infanterie, tandis que chez Madame il y a de l'artillerie et des chevaux qui seront bien plaisants par rapport du fumier pour les couchés, qu'il en manque toujours; leur cocher, que j'ai vu chez le maréchal où que nous faisons ferrer en même temps, m'a dit que si l'on ne met pas aussi des canons au village de V... les paysans recevront les soldats au bout des fourches : ça ferait vilain. Nous sommes vos serviteurs.

» LOUIS DEMONS. »

Celles d'entre vous, chères lectrices, qui ont des tilleuls centenaires comprendront mon émoi

à la perspective d'une compagnie de sapeurs; celles qui ont une chambre Louis XV tendue de rose avec des amours s'ébattant le long des corniches, partageront mes inquiétudes en apprenant que mon factotum songeait à en faire un corps de garde. Après la lecture de cette épître peu rassurante, je résolus un prompt départ, et j'annonçai à mes amis que je les quittais le lendemain. On protesta, on gémit : je restai sourde aux plus chaleureuses instances, le bruit de la sape résonnait à mon oreille, je ne pouvais entendre autre chose.

Non seulement je partis le lendemain, mais j'emmenai avec moi le frère de mon amie, qui, prenant pitié de mon embarras et de mon isolement, voulut bien m'aider de son autorité et de son expérience; entre nous et sans faire injure à la gracieuse obligeance avec laquelle il se mettait à ma disposition, je crois que le charmant vieillard était enchanté de reprendre pour quelques jours du service actif.

En arrivant je trouvai notre petit pays sens dessus dessous. Déjà plusieurs hameaux étaient occupés militairement, le nôtre attendait son contingent pour le lendemain. Les paysans moitié curieux, moitié fâchés, se tenaient par petits groupes sur la place de l'Eglise, supputant les pertes ou les bénéfices de l'occupation. Les femmes, non moins curieuses et tout à fait enchantées, péroraient tout en nettoyant leur intérieur. Elles s'agitaient de cent façons différentes; elles pétrissaient, elles décrochaient des jambons, quelques-unes, mal installées chez elles, s'étaient emparées de la rue pour y établir un fourneau en plein air. Les marmots criaient comme des sourds, à cheval sur des manches à balais et jouant d'une trompette fictive qui faisait aboyer les chiens. Les bestiaux rentrant des parcs regardaient de leur grand œil mélancolique ce mouvement inaccoutumé; une belle charollaise au muflerose s'arrêta devant un fourneau portatif d'où s'échappait une fumée acre, se mit à souffler bruyamment, puis relevant la tête d'un air de souveraine ennuyée, poussa un beuglement sonore et continua sa route, après avoir renversé d'un coup d'épaule la savante construction culinaire.

Chez moi l'agitation était extrême, malgré la réception de la dépêche qui annonçait mon arrivée : le fait est qu'on n'avait pas de temps à perdre; nous nous mîmes tout de suite à la besogne, et grâce à mon vieil ami tout fut prévu et exécuté avec promptitude et intelligence. Bêtes et gens



eurent un asile convenable et des vivres assurés pour la durée des manœuvres, et Demons finit par comprendre qu'on n'avait aucune mauvaise intention à l'égard de mes arbres, victimes seulement d'une innocente plaisanterie.

On ne transforme pas un paisible cottage en quartier général sans se donner beaucoup de peine. Joignez à ces embarras l'ennui que m'avait causé le brusque départ d'Evian, et vous comprendrez alors que je me trouvais d'assez méchante humeur quand, tous mes préparatifs achevés, je pus me rendre compte de mes dispositions morales. Mon protecteur, lui, était tout au plaisir. Pendant que nous faisions un bésigue plus ou moins chinois pour charmer les loisirs que nous laissaient messieurs les militaires, il m'expliquait tout un plan contre nos voisins de V... dont le magnifique château devait être infailliblement saccagé.

Le mouvement tournant qu'il combinait contre eux était si habile, si imprévu qu'il amenait nos troupes jusque dans la cour d'honneur sans qu'on brûlât une cartouche. Par exemple, une fois revenus de leur surprise, les assiégés se défendaient comme des lions : les sabres, les fusils, les baïonnettes, la mitraille, le feu... quelque chose d'épouvantable.

« Et la galerie de tableaux ? dis-je non sans malice, car mon vieil ami est amateur passionné de peinture. — Soixante de dames !

— Ah ! me répondit-il avec un soupir, si l'on pouvait seulement sauver leur Van Dyck ! — Quatre-vingts de rois !

— Deux cent cinquante, j'ai gagné !

— Le Van Dyck ?

— Non, la bataille. Croyez-moi, allons-nous coucher, mon général, et à demain le massacre de mes amis de V... »

On n'est pas impunément Française, et quand je fus éveillée au matin par le clairon, quand j'entendis rouler sur le sable de l'avenue les caissons d'artillerie, quand j'aperçus, à travers le feuillage, les bandes rouges et les grenades d'or, mon cœur battit avec violence dans ma poitrine. Ah ! la patrie ! Ah ! notre France... et ce drapeau qui flotte, et ce canon qui tonne réveillant tous les échos endormis...

De mon grenier on domine toute la plaine, et nous nous y installâmes pour suivre les opérations du jour.

« Quand je vous disais, chère petite, qu'on tournerait le château en passant par les vignes et le bois de pin ! Regardez plutôt ; voici un de nos détachements qui longe le cimetière ; dans une heure, je ne donnerai pas une guigne des de V... »

En effet, des points noirs assez semblables à des fourmis rasaient le mur qu'indiquait mon mentor ; aidés de puissantes lorgnettes, nous suivîmes avec angoisse leurs moindres mouvements.

« Tonnerre, ils sont pincés ! » rugit tout à coup derrière moi une voix étranglée par l'émotion.

Hélas ! c'était vrai, et nous eûmes la douleur de voir nos soldats se rendre sous nos yeux.

Je jetai avec dépit ma lunette sur un sac de farine, et je me laissai aller à la tristesse en renouant la chaîne de mes souvenirs belliqueux.

C'était en 1871, par une claire et froide journée d'hiver. Depuis le matin l'armée prussienne défilait sur la route de Dijon, et des remparts de L... ; comme aujourd'hui de mon grenier, nous assistions aux manœuvres de l'ennemi. Toutes les cinq minutes un coup de canon parti de nos forts envoyait un projectile dans les rangs bavares, sans que ceux-ci, armés seulement de pièces de campagne, pussent tenter de répondre.

Nos frères et nos maris, protégés par les feux de la place, ne risquaient donc rien dans le camp retranché, et nous n'avions aucune inquiétude à leur égard. Mais la sécurité rendit peu à peu nos mobiles imprudents ; ils s'avancèrent, se découvrirent, et l'ennemi vigilant leur envoya un obus qui vint tomber au milieu d'eux. Je causais alors avec madame de R... dont le mari commandait le régiment exposé, elle tournait le dos à l'action et se mit à sourire en voyant la terreur peinte sur mon visage : Est-ce que vous deviendriez poltronne ? me demanda-t-elle en passant son bras sous le mien. — Non, mais je trouve qu'il fait froid, voulez-vous rentrer ? — Pas encore, je veux voir revenir mon mari à la tête de ses hommes, mais je ne vous retiens pas.

Pourtant, je restai, anxieuse, envahie par un sombre pressentiment ; quel supplice, pendant une heure que nous demeurâmes encore là. Le froid bleuissait nos lèvres, et l'angoisse faisait claquer mes dents, peu à peu nous étions restées seules :

« Allons-nous-en, me dit enfin madame de R..., je vois que les mobiles ne bougeront pas de sitôt, et ma pauvre fille doit trouver le temps bien long. »

Comme nous débouchions sur la rue de Paris, un cortège se trouva en face de nous : six hommes en vareuses grises portaient un brancard qu'entouraient de nombreux officiers ; derrière marchait le père dominicain, aumônier de nos braves soldats, qui priaient tout bas.

Madame de R... courut à lui :

« Mon père, où est mon mari ? »

Le prêtre jeta sur elle un regard de profonde compassion :

« Les Prussiens ont fait des prisonniers... »

— Ah ! il est mort ! s'écria-t-elle, et plus promptement que la pensée, se jetant sur le brancard, elle arrachait le manteau qui couvrait le visage du blessé : c'était celui du commandant de R..., mort au champ d'honneur.

Quelques instants après, la grille du vieux hôtel de R... s'ouvrait à deux battants pour livrer passage au corps du glorieux militaire que suivait sa femme, les yeux secs et les membres secoués par des soubresauts convulsifs. Leur fille Blanche,



mon amie, mettait un surtout de fleurs sur la table quand le lugubre cortège entra dans la cour.

On prétend que les relations se nouent plus vite dans les camps; on donne à cela plusieurs motifs : le danger commun en commun, les privations partagées, le besoin de se créer une intimité à défaut de la famille absente, etc. Quoi qu'il en soit, après trois jours de vie sous mon toit, les artilleurs du 14<sup>e</sup> corps et mes domestiques étaient en aussi bons termes que s'ils se fussent toujours connus. Cette sympathie réciproque se manifestait de cent façons plus ou moins plaisantes. Un matin, en entrant dans l'office, quelle n'est pas ma surprise de trouver un soldat assis sur la table, cousant un bouton à une de mes bottines : le cuir protestait, et l'artilleur, plus zélé qu'habile, tirait l'aiguille avec ses dents. Il descendit tout confus, de son trône, en me voyant entrer : « Faites excuses, mon... ma..., je n'avais rien

à faire ce matin, et j'ai demandé comme ça à mademoiselle Mariette si je ne pouvais pas astiquer à sa place le fournement de mon... ma... Pour lors, elle m'a donné les chaussures, et pendant que le cirage sèche, je remets un bouton qui manque à l'appel.

— Comment, du cirage sur du chevreau piqué de blanc, m'écriai-je en saisissant ma bottine ! Je pus constater le désastre, il était complet, toutes mes piqures avaient disparu sous une couche d'un noir irréprochable.

— Ce n'était pas d'ordonnance », me répondit tranquillement le terrible brosseur.

A cela, pas de réplique possible, je me permis pourtant quelques observations à mademoiselle Mariette, qui les reçut d'un peu haut et traita fort mal son obligeant auxiliaire.

Et maintenant, mesdemoiselles, je peux aller à la parade sans risquer la salle de police, mes chaussures sont d'ordonnance.

C. DE LAMIRAUDIE.

### CHARADE

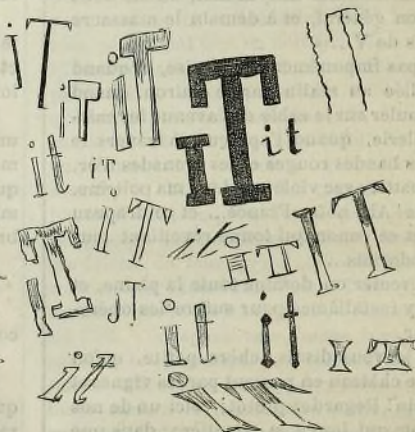
Mon premier, des Césars arrose la patrie ;  
Mon second a chanté les terribles combats  
Où, pour la sainte cause, allaient perdre la vie  
Tant d'illustres héros, honneur de nos climats.  
Au chimiste, mon tout doit son nom, ses usages,  
Son art l'a découvert au sein des végétaux,  
On en forme depuis, par divers alliages,  
Le verre le plus brut et les plus purs cristaux.

### MOTS HOMOPHONES

Je reproduis un paysage,  
Des traits humains, un palais, une fleur...  
De ce qu'on aime on peut se retracer l'image,  
Grâce à mon art consolateur.

— Non content d'usurper le trône  
Délaissé par Œdipe en proie au désespoir,  
J'ai fait périr la sainte et touchante Antigone,  
Qui vécut et mourut martyre du devoir.

### RÉBUS



Explication du Mot carré : R I O M  
I N D E  
O D E S  
M E S S

Explication de la Charade de Septembre : Croc, odille. — Mots homophones : ou, où, août, houe, houx. — Rébus de Septembre : On connaît ses amis dans l'adversité.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.